



EXPOSÉ

DES

PRINCIPALES CIRCONSTANCES

ENCORE PEU CONNUES,

QUI ONT

OCCASIONNÉ LES DÉSASTRES

des

ARMÉES AUTRICHIENNES

DANS LA

DERNIERE GUERRE CONTINENTALE,

ET

SUR-TOUT EN 1800;

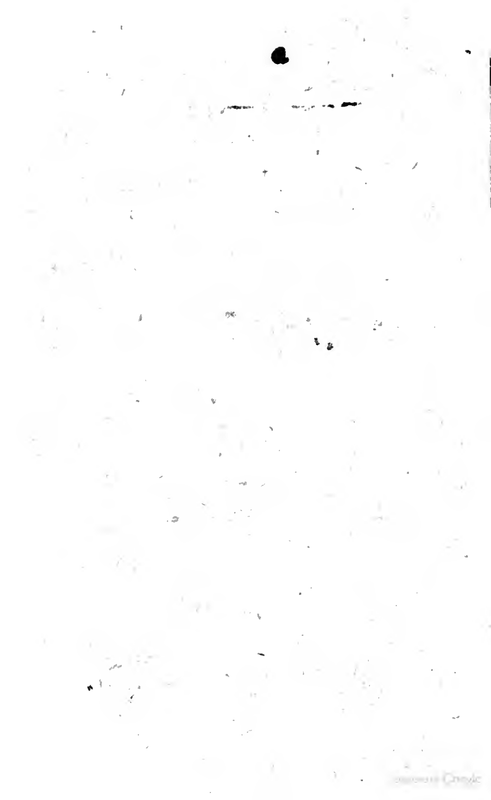
PAR

UN VOYAGEUR SUISSE.

Traduit de l'Anglois.

LONDRES MAI 1801.

Publié en Février 1802.



PRÉFACE.

Les succès des François, dans la campagne de 1800, seront un sujet d'étonnement pour la postérité la plus reculée. L'Autriche victorieuse terrassée; ses troupes dans le dernier découragement, dans une désorganisation complette; les François, après tant de défaites, devenus en peu de temps maîtres de toutes les places-fortes de l'Italie, du Tyrol, de l'Allemagne méridionale; l'Empereur, tremblant dans sa capitale, ne retardant le dernier coup dont il étoit menacé, qu'en livrant successivement à son ennemi les derniers boulevards de son immense monarchie; trop heureux enfin d'acheter, par les sacrifices les plus douloureux tant pour lui que pour les Princes qu'il devoit protéger, une paix sans laquelle il risquoit de se voir effacé de la liste des monarques; tels

sont les prodiges que Buonaparte a opérés en peu de mois.

Quel génie peut avoir inspiré ce héros, que j'appellerois G r a n d, si tout ce qu'il a fait étoit à imiter; s'il avoit fait tout le bien qu'il peut faire; enfin, s'il n'étoit contemporain?

*D'autre part, quel mauvais esprit, quelles vues étroites ont dirigé, pendant tout le cours de la guerre qui vient de finir, les conseils de presque tous les Souverains ennemis de la France? Comment ont-ils pu, dans une contestation où il s'agissoit de l'autel, du trône, de leur existence, se désunir sans cesse, n'employer que de foibles moyens contre un ennemi qui avoit sous sa main d'inépuisables ressources, et à qui tout moyen, juste, vil ou atroce, étoit égal? *) Comment enfin a-t-on pu voir leurs succès suivis constamment des plus ignominieux désastres?*

---

*) *Ceci doit principalement s'entendre des tems qui ont précédé le gouvernement du Grand-Consul actuel.*

Placé depuis quelques années dans une situation qui m'a mis à portée d'observer et d'apprendre beaucoup de circonstances qui échappent à la connoissance de la plupart des voyageurs, je crois pouvoir jeter quelque jour sur de telles questions. Pendant le cours de mes voyages, j'avois fait, de mes remarques, un recueil destiné tout au plus à être communiqué à un petit nombre d'amis ou de personnes qui m'honorent de leur estime et à qui je dois toute confiance. C'est d'après leurs conseils que je hazarde de le donner au public, dans l'unique vue, au milieu des mécontentemens, des agitations qui regnent dans une patrie naguere si heureuse, d'éclairer mes compatriotes sur les dangers qu'ils ont courus, sur ceux qui peut-être les environnent encore ; enfin, sur la nécessité de prévenir, par la réunion sincere de tous les partis qui divisent les Suisses, les maux incalculables où les précipiteroient de nouvelles dissentions.

Les circonstances incroyables, quoique ré-

elles, qu'on lira dans cet ouvrage, pourront, je le crains, inspirer des doutes sur ma véracité. J'ose néanmoins protester qu'on n'y lira aucune assertion dont je n'aie la certitude. Je n'entrerai dans les détails d'aucun fait connu, d'aucun événement militaire. Je me bornerai à exposer les causes des revers qu'ont éprouvés, dans la derniere campagne, les armes de la cour de Vienne, et à developper sa politique tant à légard de ses alliés qu'à celui de notre patrie. Combien, hélas! se sont abusés tous les partis que nos malheureux tems ont vu se former dans son sein!

CHAPITRE I.

Etat des Armées Russes et Autrichiennes, vers la fin de la Campagne de 1799.

La prise de Zurich par les autrichiens avoit couronné les succès aussi rapides qu'éclatans qu'ils venoient d'obtenir en Allemagne. Déja l'Archiduc *Charles* étoit maître des hauteurs où l'ennemi auroit pû l'arrêter encore; il avoit emporté d'assaut les postes de l'Albis et du Hütliberg: le régiment de Bender, régiment que ce prince honoroit d'une bienveillance particulière, avoit perdu, seul, au-delà de sept cens hommes à l'attaque de ces hauteurs formidables. *) Le quartier-général des

*) L'inutilité de cette perte, et le rappel de l'Archiduc Charles ont tellement rebuté ce régiment, que,

françois avoit rétrogadé jusqu'à Bâle; leur armée étoit en déroute et dans une désorganisation presque complette. Tout annonçoit que l'armée françoise alloit être chassée de la Suisse, et que celle de l'archiduc se verroit incessamment à même d'agir de concert avec les troupes russes et autrichiennes qui venoient de remporter en Italie de si éclatantes victoires. Les succès les plus décisifs paroissoient infaillibles, lorsque des ordres précis, arrivés de Vienne, contraignirent l'archiduc de s'arrêter et de demeurer dans une entière inaction. On lui faisoit même, dans ce ordres, de fortes réprimandes sur ce que, sans y être autorisé par le Conseil Aulique de guerre, il avoit osé passer le

---

dans la dernière campagne, il n'a montré que de la mauvaise volonté. Après le passage du Rhin par les François, plusieurs régimens autrichiens ont suivi cet exemple, et refusé de combattre.

Rhin et prendre Zurich; enfin, il étoit défendu à ce prince de s'avancer au-delà de la portée du canon de cette ville.

Le Directoire régnoit alors en France. La majeure partie des habitans de la Suisse, à l'exception d'un petit nombre de districts, voyoient avec douleur le bouleversement effectué depuis peu dans leur patrie; ils attendoient impatiemment sa délivrance, et quantité d'entre eux se préparoient à seconder l'armée de l'Archiduc, dont le grand nom auroit seul tenu dans l'inaction les partisans de la France. Les mesures les plus sages étoient prises pour un tel dessein *); et il est à croire, que les

*) L'Archiduc admira le plan qui lui fut présenté à cet effet. Toutes les mesures pour l'effectuer avoient été prises dans le plus grand secret, et leur efficacité n'étoit point douteuse. On pouvoit compter, dans tous les Cantons, sur un nombre considérable d'hommes fournis des armes et des munitions nécessaires, et dont les officiers étoient

Francois n'eussent pu évacuer l'Helvétie qu'en surmontant les plus grandes difficultés, et que rien n'auroit ensuite garanti la France d'une invasion dans ses départemens occidentaux.

Les ordres du Conseil Aulique de guerre contraignirent l'archiduc de renoncer à de si hautes espérances, et de faire évacuer l'Albis et le Hütliberg. Les larmes aux yeux, il communiqua ces ordres atterrans aux principaux Chefs des Suisses émigrés qui se trouvoient dans son armée. Dès lors, la plupart ne douterent plus que l'Autriche n'eût dessein de

---

déja nommés. Un comité, composé des patriciens les plus éclairés de divers Cantons, dirigeoit ces mesures qui avoient échappé à toute la surveillance des François et de leurs partisans. Sa correspondance avec les Suisses émigrés étoit fort-active, et ceux-ci informoient l'archiduc de tout ce qui se passoit tant dans leur patrie que dans les départemens occidentaux de la France.

partager la Suisse avec la France, ou que des hommes corrompus ou plus qu'ineptes ne dirigeassent les conseils de l'Empereur. On en fut d'autant plus convaincu dans la suite, quand on sut que le Cabinet de Vienne n'avoit point ratifié les proclamations par lesquelles l'Archiduc assuroit que jamais ce Monarque n'envisageroit la Suisse comme un pays de conquête, mais qu'il vouloit uniquement la délivrer de ses oppresseurs et lui rendre son indépendance.

C'est aussi à ces ordres du Conseil Aulique de guerre, qu'on attribua le refus t ɐɟıpar l'Archiduc de rendre, à la ville de Zurich et à la partie de ce Canton dont il étoit maître, leur ancienne constitution. Il avoit cependent accordé une telle faveur au Canton de Schaffhouse; mais à Zurich, l'ancienne administration, à de légeres différences près, demeura telle quelle, quiqu'on sût que plusieurs de ses mem-

bres étoient entiérement devoués au nouvel ordre de choses que les bayonnettes françoises avoient introduit en Suisse *).

Tandis que l'Archiduc demeuroit dans une inaction aussi opposée à son caractere que navrante pour ceux des Suisses qui n'espéroient que de lui le salut de leur patrie, une armée russe venoit le joindre.

---

*) Les principaux Suisses émigrés, qui se trouvoient auprès de l'Archiduc, lui avoient proposé de rétablir provisoirement les anciens gouvernemens qui eussent fait marcher les milices contre les François. L'ancienne constitution du canton de Schaffhouse étant rétablie, le magistrat ordonna en effet aux paysans de s'armer pour joindre l'armée autrichienne. Ceux-ci oserent députer à ce prince, pour se plaindre d'un tel ordre. Il leur répondit qu'il ne vouloit point de gens forcés parmi ses troupes, mais uniquement des volontaires. Le canton entier n'en fournit que cinquante: aussi, vers la fin de 1799, l'Archiduc en fit-il désarmer tous les habitans, sous prétexte de remettre leurs armes aux milices de la Forêt-Noire,

Il lui céda ses positions, pour se porter vers Manheim, où une armée française, rassemblée à la hâte, venoit de passer le Rhin. La fleur de cette armée consistoit en quatre brigades venues en hâte de la Belgique et des ci-devant Provinces-Unies, et en deux régimens de dragons; le reste n'étoit composé que de nouvelles levées de la plus mauvaise tenue, tirées des places-fortes de l'Alsace et de la Lorraine, dont à cet effet on avoit épuisé les garnisons. Cette partie de l'Allemagne étant dégarnie de troupes, les françois y leverent des contributions assez considérables. Le général *Müller*, qui les commandoit, se proposoit d'enlever les nombreux magasins de tout genre que les autrichiens avoient à Heilbronn; mais dix-huit cens hommes de cavalerie autrichienne, postés en avant de cette ville, firent une si belle résistance, qu'ils donnerent le tems de les sauver. L'ar-

chiduc, arrivé peu de tems après, n'eut pas de peine à battre les françois et à leur faire repasser le Rhin.

Ce prince alloit poursuivre ses succès, et passer sur la rive gauche où un nombre immense d'allemands et de belges promettoient de grossir son armée et d'arrêter les françois sur tous les points *). Cette diversion auroit mis la France dans l'impossibilité d'envoyer des secours en Hollande, où le duc d'Yorck alloit débarquer: on pouvoit espérer de lui ravir in-

*) On sait quels efforts les Belges désespérés avoient faits, l'hiver précédent, pour se délivrer de la tyrannie vraiment insupportable du directoire françois. Les allemands de la rive gauche du Rhin souffroient le joug avec la même impatience. Tous envoyoient de fréquentes députations tant à leurs souverains qu'aux généraux de l'Empereur, pour implorer leur secours. Hélas! ils sont demeurés dans un bien cruel abandon; et, tant qu'a régné le directoire, leurs maux n'ont fait qu'empirer.

cessamment la plupart des conquêtes qui lui restoient encore, lorsque la déroute des Russes devant Zurich contraignit l'archiduc de revenir à marches forcées à Donaueschingen, et d'y concentrer ses forces pour préserver la Suabe d'une nouvelle invasion. Il conserva cette position sagement choisie, jusqu'au printemps de 1800, époque où il quitta l'armée qu'il avoit commandée avec tant de gloire.

Il n'entre point dans mon plan de donner ici les détails de la bataille de Zurich. Je me bornerai à dire, qu'il auroit fallu être plus qu'aveugle, pour ne pas prévoir que l'issue en seroit funeste aux alliés.

Le général en chef *Korsakow* avoit donné, dans les dernières guerres des Russes contre les Turcs, contre la Suede et les Persans, de fréquentes preuves de courage. La faveur l'avoit depuis élevé; mais il paroît que, assez bon général en second, il étoit peu propre à un comman-

dement en chef; et sa présomption lui a fait commettre des fautes, des imprudences énormes *).

L'Archiduc, pendant son séjour en Suisse, avoit constamment tenu son quartier-général à Kloten; sa caisse militaire, ses bagages et ses magasins étoient plus reculés encore. *Korsakow* n'eut rien de plus pressé, que de transférer le tout à Zurich même, en face de l'ennemi.

L'Archiduc lui avoit indiqué trois points, sur lesquels, en cas de revers, il pourroit faire sa retraite. *Les Russes*, répondit-il, *ne se retirent jamais.* Ce prince lui désignant les principaux postes le plus nécessaires à garder, il lui dit encore: *Cela peut être bon pour les autrichiens; mais là où vous placez un bataillon de vos troupes, une compagnie russe suffira.*

*) Les officiers russes, après leur défaite, disoient tous que c'étoit leur général, et non l'ennemi, qui les avoit vaincus.

Pendant tout son sejour à Zurich, à peine a-t-il fait quelques reconnoissances: tout son tems et celui de ses principaux officiers étoient absorbés par le jeu et par les plaisirs. Il fut long-tems dans l'inaction, sous prétexte que les hauteurs de l'Albis et du Hütliberg étoient inexpugnables: enfin, le 26 Septembre fut fixé pour une attaque générale. Ce dessein, pendant plusieurs jours, fut connu même des enfans de la dernière populace; il n'étoit ignoré que des officiers russes, et l'on ne voyoit faire aucune disposition pour l'effectuer. On doutoit si peu de l'événement, que plusieurs municipaux de Zurich et autres démagogues du Canton parcouroient les campagnes, exhortant les paysans à se tenir prêts pour harceler l'ennemi dans sa déroute inévitable.

Le général Hotze, de son côté, qui commandoit dans la partie orientale de la Suisse, éprouvoit de bien fâcheux obs-

tacles. Le général russe, qui devoit agir de concert avec lui, affectoit de n'avoir pour lui aucun égard. Les autres généraux et officiers autrichiens contrarioient de même toutes ses mesures. On sait que la plupart des généraux étrangers au service d'Autriche, à moins que, comme un Prince Eugene de Savoie, ils ne fussent d'une très-haute naissance, y ont presque tous été haïs, persécutés par les généraux indigenes, et qu'ils ont fini par être malheureux. Sans qu'on veuille rappeller ici la triste fin des généraux de *Lentulus* et *Doxat*, à qui la postérité a su rendre justice, *Clairfayt* et *Beaulieu*, nés Belges, en sont de récens exemples. *) *Hotze* en est de même un bien-frappant

*) Quoique Clairfayt fût plus que septuagénaire, tout Vienne est persuadé que le chagrin a abrégé ses jours. Vénant de délivrer l'Empire, il fut rappellé et reçu à la cour avec plus que de la

Ce général, que son mérite seul avoit élevé, s'étoit distingué dans la guerre contre les Turcs et dans les précédentes campagnes contre la France. On sait qu'il étoit Zuricois. Il étoit entré au service d'Autriche en qualité de simple lieutenant; son courage, sa capacité et son bonheur firent sa fortune. Il ne put qu'avoir des envieux, des calomniateurs. Les principaux des Suisses émigrés crurent que leurs compatriotes seroient flattés de l'avoir pour chef; et il est certain qu'il auroit pu en réunir un grand nombre, si le Cabinet de Vienne eût sincérement voulu la délivrance de l'Helvétie. Mais *Hotze* n'eut le commandement réel que

---

froideur. Une Archiduchesse lui dit même d'un ton de mécontentement: Est-il vrai, comte, que mes gens ont manqué quelquefois de pain? -- Qu'on juge, d'après ce trait, de l'esprit qui régnoit au palais.

d'un corps-d'armée peu considérable. Les Autrichiens lui reprochent aussi d'avoir pris de fausses mesures pour l'attaque projettée, sur-tout d'avoir trop éparpillé ses troupes. On peut répondre que celles-ci étoient disposées de manière à pouvoir se réunir, et que la mort ne lui laissa pas le tems de faire les dernieres dispositions nécessaires. En effet, il fut tué en allant faire une reconnoissance; avec lui périt le colonel de *Planquet*, excellent officier, sous tous les rapports. *)

---

*) Si, dans tout le courant de cette guerre, peu de généraux autrichiens ont pu faire impunément leur devoir, comment Hotze, étranger, auroit-il pu faire mieux? Il passoit, dans l'armée autrichienne, pour excellent tacticien; mais il étoit haï des autres généraux.

Le colonel de Planquet étoit un de plus habiles ingénieurs de l'armée autrichienne, et excelloit pour les plans de campagne. Il est prouvé que Hotze et lui périrent non des mains de l'en-

Après le désastre de Zurich, le corps de *Hotze*, tombé au pouvoir de l'ennemi, fut renvoyé sur une charette à Bregentz, où s'étoit retiré le quartier-général de cette division de l'armée autrichienne. On eût dit que sa mort consoloit les généraux et les officiers du revers qu'ils venoient d'éprouver, et que même elle leur fournissoit un sujet de triomphe. On ne rendit aux restes de ce général aucun des honneurs funebres en usage pour les militaires d'un grade distingué, ni même aucun de ceux qu'on ne peut sans indécence refuser aux derniers des particuliers. Il n'assista à ses funérailles aucun militaire quelconque, pas même un simple soldat; et le corps fut inhumé dans le cimetiere, en présence seulement d'un marguiller et de quatre porteurs. Quittons

nemi, mais qu'ils furent tués par des paysans suisses, partisans de la France.

un sujet aussi désagréable pour tout vrai Suisse.

Les Russes, après leur défaite, se retirerent sur la droite du Rhin. C'en étoit fait de leur armée, si les françois les eussent poursuivis. Sans tentes, sans bagages, sans vivres, ils furent pendant six nuits consécutives obligés de bivouaquer au milieu de pluies continuelles; c'est inoui ce qu'eut à souffrir le soldat, couvert de haillons et presque sans bas et sans souliers. Sa patience fut néanmoins à toute épreuve. *)

---

*) Beaucoup de magasins, la caisse militaire, les bagages des Korsakow, sa vaisselle, sa chatouille même; tous les équipages des autres généraux russes, ceux de Mr. Wickham, etc. étoient tombés au pouvoir des François.

Les François ne purent poursuivre les Russes, parce qu'ils se voyoient obligés de marcher contre Suwarow, qui venoit d'Italie pour pénétrer dans les parties méridionales de la Suisse.

Ce fut après cette défaite, qu'on put s'appercevoir combien étoient déja enracinées les haines réciproques entre les militaires russes et autrichiens. Ces derniers, dont, pendant cette campagne, aucun échec considérable n'avoit terni les lauriers, alloient jusqu'à contester à leurs alliés tout courage quelconque. Bientôt l'Allemagne retentit de telles clameurs, ainsi que de plaintes contre les excès, réels, il est vrai, qu'étoient alors contraints de commettre des soldâts nuds, affamés et souvent sans paie.

L'armée de *Corsakow* pouvoit alors être forte de vingt-quatre mille hommes de toutes armes: elle avoit été de trente-six mille combattans. Elle fut jointe, peu de tems après, par celle de *Suwarow*, qui, d'environ quatre-vingts-mille hommes,*)

*) Dans ce nombre sont compris les divers renforts

étoit réduite à vingt-trois mille effectifs. Presque tous les régimens d'infanterie qui la composoient se trouvoient diminués de moitié; quelques-uns même étoient réduits à moins de deux cens hommes.

Les troupes sous les ordres immédiats de l'archiduc *Charles*, pouvoient se monter à environ cinquante mille hommes. Beaucoup de régimens avoient besoin d'être complétés, et les recrues n'arrivoient qu'en petit nombre. Le Vor-Alberg et une partie du pays des Grisons étoient défendus par des milices soutenues d'environ dix-huit mille Autrichiens. Vingt-quatre mille hommes, sous les ordres du comte de *Sztarray*, étoient répartis dans la Basse-Suabe et le long du Rhin et du Necker *).

---

qu'elle avoit successivement reçus depuis son arrivée en Italie.

*) Les Bavarois, qui avoient joint les Russes peu avant la bataille de Zurich, ne tarderent pas à

La totalité des troupes alliées, à l'entrée de l'hiver, manquoient de vêtemens et souvent de subsistances; et l'on prévoyoit déja la prochaine dissolution de l'alliance entre les Cours de Petersbourg et de Vienne, ainsi que les revers dont une prochaine campagne accableroit infailliblement les armées de l'Autriche.

N'ayant pas vu l'armée autrichienne d'Italie, je n'en parlerai point ici.

---

retourner chez eux. Dans le corps - d'armée que commandoit le comte de Sztarray, se trouvoient environ quatre mille Wirtenbergeois. Les autres Etats de la Suabe n'avoient point encore fourni leurs contingens.

CAPITRE II.

Causes des mésintelligences survenues entre les Cours de Petersbourg et de Vienne, et entre leurs Généraux. Digression sur le Grand-Duc Constantin, et sur la haine de Paul I. contre l'Angleterre.

Catherine II., dans sa profonde politique, avoit sans cesse cherché à attiser le feu de la guerre dont les révolutionnaires françois avoient couvert presque toutes les contrées adjacentes à la France. Cette Souveraine espéroit de trouver, dans l'épuisement de ses voisins en Europe, de nouvelles facilités pour aggrandir son empire. *Paul I.*, en montant sur le trône, crut devoir fonder sa politique sur d'autres bases. Son immortelle mere, tout en animant les puissances coalisées contre la France, s'étoit bornée à leur fournir de foibles secours pécuniaires. Le nouvel Empereur de Russie songea, en consoli-

dant les trônes, à terminer les maux qui désoloiént l'Europe. L'envahissement récent de la Suisse, dont il connut des premiers les circonstances réelles; la conduite hautaine *) des plénipotentiaires

---

*) On connoît le style injurieux, dans lequel furent conçus la plupart des mémoires qu'ils ont présentés au congrès, style qu'ils ne changerent qu'après que différens ministres les eurent prévenus, que, s'ils n'y mettoient fin, ils leur en feroient des affaires personnelles. Leur conduite particuliere ne fut pas moins révoltante. En voici quelques traits:

Le Margrave de Bade les logeoit dans son château, où ils vécurent d'ailleurs fort-mesquinement. Il leur avoit fourni leurs meubles, leur argenterie, et même jusqu'à leur linge de lit et de table. Avant de partir de Rastadt, ils eurent soin d'envoyer le tout à Strasbourg.

Pendant tout le tems de leur sejour à Rastadt, jamais ils ne lui firent visite à Carlsrouhe, ni ne lui témoignerent le moindre égard, lorsque, avec son auguste Famille, il venoit quelquefois au spectacle à Rastadt.

françois à Rastadt; la prise de Malte et les négociations du Comte de *Cobentzl*

La reine douairiere de Prusse, en 1799, étant venue passer quelques jours à Carlsrouhe, la Cour la mena voir le spectacle à Rastadt. Les ministres étrangers, prévenus de l'arrivée de Sa Majesté, s'y étoient rendus de bonne heure. En voyant entrer la reine et Leurs Altesses, tous se leverent, et ce furent des applaudissemens universels. Les seuls ministres François affecterent de demeurer assis en se couvrant les yeux; tandis que leurs épouses, leurs enfans et jusqu'à leurs domestiques se bouchoient des mains les oreilles, et donnoient des signes non équivoques d'impatience.

Un domestique de Bonnier, connu pour être un ivrogne, avoit été trouvé mort dans une petite rivière. Son maître, ayant appris qu'il avoit eu, quelques jours auparavant, dans un bouchon, une dispute avec un jeune artisan de la ville, demanda qu'il fût puni exemplairement. Le malheureux jeune homme fut donc condamné à être renfermé dans la maison-de-force de Pfortsheim, et à y recevoir, à son entrée, vingt-cinq coups de bâton. Tout autre ministre, après avoir obtenu une telle

l'affermirent dans ce dessein, généreux du moins, s'il n'étoit ce que, de nos jours, on appelle politique *). Pour subvenir à de si grandes dépenses, le Cabinet de St. James lui offroit des subsides considérables.

On savoit alors avec certitude, que le Directoire françois avoit résolu de recommencer la guerre en Allemagne. On étoit informé que, selon les plans de la France, la Suabe devoit être divisée en deux républiques: les membres du gouvernement

---

satisfaction, eût demandé la grace ou du moins quelque adoucissement dans le châtiment du coupable. Bonnier envoya son secretaire à Pfortsheim, pour assister à l'application des coups, et prévenir qu'ils ne fussent donnés trop légérement.

*) Ce négociateur avoit quitté le Congrès, en y laissant les Comtes de Metternich et de Lehrbach, pour se rendre en droiture à Petersbourg: il avoit eu, auparavant, de vives scènes avec les Plénipotentiaires François.

de cells-cie étoient déja nommés, ainsi que ceux de leurs Directoires, dont l'un devoit siéger à Stoutgard, l'autre à Dourlach. Enfin, on connoissoit jusqu'à l'artiste qui avoit gravé les sceaux des principales autorités projettées pour les deux nouveaux Etats.

La Cour de Vienne, instruite des desseins du gouvernement françois, avoit pris, pour résister à l'orage, des mesures dont le succès démontra l'efficacité. Les plans du Directoire échouerent ne Allemagne comme en Italie; et bientôt la prépondérance que la jonction des Russes donna aux armes autrichiennes, les mit à même de reconquérir en une seule campagne presque tous les pays et places-fortes dont l'ennemi n'avoit pu s'emparer qu'en trois années de tems.

Il est manifeste que la Cour de Vienne devoit de si grands succès à la seule assistance des Russes. A la bataille de Plai-

sance, les Autrichiens étoient déja défaits, quand *Suwarow* rétablit le combat et leur procura une victoire complette. Néanmoins, il n'est pas de procédés offensants que la Cour de Russie et ses troupes n'aient éprouvés de la part du Cabinet et des généraux de l'Empereur d'Allemagne.

Les Russes devoient être alimentés des magasins de l'armée autrichienne. On les laissa néanmoins, pendant toute la campagne, manquer des objets de premiere nécessité; et ils furent contraints de subsister aux dépends d'un pays épuisé déja par plusieurs années de guerre, et dans lequel, de même que les Autrichiens, ils firent regretter la présence des François.

Un corps de troupes russes avoit aidé à faire le siege d'Ancone. Dans la correspondance qui eut lieu pour la reddition de cette place, le commandant François écrivit au général Autrichien, qu'il ne vouloit point traiter avec les *barbares russes*.

Une lettre aussi injurieuse pour un allié devoit être renvoyée. Le Cabinet de Vienne la fit publier officiellement.

Ancone rendue, un vaisseau-de-ligne russe, pris récemment sur les François dans les eaux de Céphalonie, entra dans le port avec pavillon de contre-amiral. Le commandant Autrichien, après avoir fait braquer contre lui beaucoup d'artillerie, fit arracher ce pavillon par un colonel, et séquestrer le vaisseau. Toute la satisfaction que la cour de Petersbourg, sur les instances de celle de Londres, put obtenir d'un aussi sanglant outrage, fut qu'on démit le Colonel, en lui accordant néanmoins une pension. Il eut ordre de se retirer dans ses terres. Il étoit revenu, en Décembre dernier, à Vienne, où il se montroit ouvertement; en attendant qu'on pût de nouveau l'employer *).

---

*) Les feuilles pnbliques nous ont appris, depuis, que

Les Autrichiens ne cesserent, pendant la campagne de 1799, de retarder les charrois et les bagages des Russes : ils abandonnerent indignement *Suwarow* à la bataille de Ceva; ils réitérerent ces traits de perfidie, quand ce général fut entré en Suisse, d'où ils se vanterent ensuite de l'avoir aidé à se dégager.

D'après ce que je viens d'exposer, on ne sera pas surpris des extrêmes haines qui, vers la fin de cette campagne, éclaterent entre les généraux des deux Empires. Je n'en citerai que ce seul trait :

Quand les armées coalisées eurent évacué la plus grande partie de la Suisse, le quartier-général des Russes fut transféré d'abord à Lindau. Le Grand-Duc *Constantin* y vint aussi; et pendant quelques

l'Archiduc Charles, appellé par l'empereur à gérer l'administration militaire, a fait punir sévérement les principaux auteurs d'un aussi sanglant outrage.

jours, on s'y amusa beaucoup. Le jeune *Suwarow*, fils du général de ce nom, voulant donner un bal, y fit inviter les officiers autrichiens qui se trouvoient dans la ville, ajoutant que Son Altesse Impériale honoreroit le divertissement de sa présence. Ils y vinrent en corps, à l'heure indiquée. Le Grand-Duc ne se fit pas long-tems attendre. A peine fut-il arrivé, qu'il fit ordonner aux officiers Autrichiens de se retirer; leur présence, ajouta-t-on, lui étant désagréable. Ils répondirent qu'ils étoient pénétrés de tout le respect qu'ils devoient à ce Prince; mais que des officiers au service de Sa Majesté Impériale et Royale n'étoient pas faits pour obéir à un tel ordre, et qu'ils ne se retireroient que quand ils le jugeroient à propos. En effet, ils demeurerent au bal encore une heure entiere. *)

---

*) Les officiers autrichiens ont triomphé de ce que, dans cette circonstance, aucun officier russe ne

Un tel trait annonce seul quel peut être le caractere de ce jeune prince. Dès sa tendre enfance, il s'est prononcé d'une maniere qui présageoit quel il seroit à l'avenir. Lui seul, à peine parvenu à l'âge de raison, osoit braver la grande *Catherine*, en même tems qu'il montroit à son auguste père un attachement à toute épreuve.

On sait que le Grand-Duc *Constantin* a été marié, fort-jeune, à une princesse de Saxe-Cobourg. Le lendemain de ses noces, l'impératrice lui envoya la somme de trente-mille roubles en or, pour qu'il en fît présent à son épouse. *Catherine* s'attendoit, de la part de cette princesse, à des remerciemens qu'elle ne reçut point.

---

leur demanda raison de cette bravade faite au fils de leur Souverain. En effet, d'après toutes les loix de l'honneur, ils ne pouvoient paroître approuver un tel procédé.

Surprise de ce silence, elle lui demande si elle n'a pas reçu la somme qu'elle lui avoit destinée; et, sur sa réponse négative, elle s'enquiert du Grand-Duc de l'usage qu'il pouvoit en avoir fait. *Madame,* répondit-il, *j'ai remis cette somme, au premier et au plus pauvre de vos sujets; je l'ai fait accepter à mon pere.*

Plusieurs traits de cette nature ont manifesté le caractere ferme de ce prince, qui fut toujours chéri des augustes auteurs de sa naissance. Ils ont même eu pour lui une grande prédilection. On assure que, pendant tout le regne de *Paul I.*, le Grand-Duc *Constantin* a tout pu sur son pere, et qu'il a eu beaucoup de part aux divers changemens que ce monarque a faits parmi les officiers de l'armée.

Le Grand-Duc *Constantin* a donné, dans la campagne de 1799, de fréquentes preuves de courage. *Suwarow* fut souvent obligé d'employer la contrainte, pour l'em-

pêcher de se précipiter inutilement au milieu des dangers. Une fois même, ce général lui ordonna les arrêts, pour avoir attaqué sans son ordre un corps de troupes ennemies. En cette occasion, le jeune prince faillit à être fait prisonnier; ce qui seroit arrivé, si le vigilant *Suwarow* ne fût survenu assez à tems pour le dégager. On a néanmoins remarqué, que, dès ce moment, il a voulu peu de bien à ce général; et l'on croit même qu'il a contribué à sa disgrace. *)

La bienfaisance est une des vertus de ce prince. Jamais indigent n'implora en-

---

*) On sait que Suwarow est mort disgracié, peu de tems après son retour en Russie. L'empereur Paul n'avoit pas voulu lui permettre de venir à Petersbourg. Sa mort fut assez subite.

Peu avant sa fin tragique, Paul I. avoit même rompu le mariage qu'il avoit ordonné, du jeune Suwarow avec une princesse de Courlande.

vain son secours. Tant en Italie qu'en Allemagne, il a soulagé la misere d'innombrables malheureux. Il est dans l'usage de leur donner des jetons de cuivre, qu'ils vont échanger chez lui, et pour chacun desquels ils reçoivent une petite piece d'argent.

Après la bataille de Plaisance, un enfant, fils d'un officier françois, tomba entre les mains des Russes. Son père, fougueux terroriste, venoit de périr dans un combat. Le Grand-Duc voulut prendre chez lui le jeune infortuné. Cet enfant, né l'année même de la révolution françoise, en avoit sucé avec le lait tous les principes empoisonnés; et chaque jour il donnoit des traits d'atrocité, de scélératesse. Le Grand-Duc redoubla ses bontés pour lui. *Il est à plaindre,* disoit-il; *c'est à cela qu'on l'a élevé.* Ce que n'avoient pu les châtimens les plus séveres, les bontés du Grand-Duc l'ont opéré; et aujourd'hui le

petit monstre annonce qu'il pourra devenir un honnête homme.

On sait l'horreur que Paul I. témoigna long-tems pour la révolution française, aversion qui alla jusqu'à proscrire les modes de France. Encore peu avant la mort inopinée de ce monarque, malheur à quiconque, eût-ce été un enfant, auroit porté à Petersbourg un habit court ou un chapeau rond. Le Grand-Duc *Constantin* a ouvertement professé d'autres principes. Fréquemment il a fait l'éloge de la révolution de France, en blâmant néanmoins les barbaries auxquelles elle a donné lieu. Il a témoigné peu de bienveillance aux émigrés François, un peu plus aux principaux chefs des émigrés Suisses. Il affectoit souvent de dire à ceux-ci beaucoup de bien de l'ex-directeur la Harpe, qui avoit été son sous-précepteur. Enfin, lorsqu'il vouloit témoigner à quelque personne de

l'estime ou de bienveillance, il lui donnoit souvent la qualification de *Citoyen*.

Au reste, ce prince est d'une taille au-dessous de la moyenne, un peu trop replet pour son âge. Il a les cheveux blonds, le nez petit, les yeux fort-vifs et le regard perçant. Son abord est peu gracieux, et un son de voix burlesque qu'il affecte de prendre acheve de le rendre désagréable. Comme bien des héros, il aime à marier le myrte au laurier.

Après les mauvais procédés des Autrichiens à l'égard des troupes russes, on ne sera pas surpris de la haine qu'il leur a témoignée. Avoient-ils essuyé quelque échec, il ne daignoit pas céler la joie qu'il en ressentoit; et, pendant son séjour à Memmingen et à Augsbourg, il n'a cessé de leur témoigner une aversion qui alloit jusqu'à l'insulte.

Peu de princes, d'ailleurs, sont mieux entourés que le Grand-Duc *Constantin*. Les

gentils-hommes attachés à son service sont d'une politesse qui pourroit servir de modele même à des François.

La tragique catastrophe qui vient de terminer le regne et la vie de *Paul I.*, avoit été prévue par toutes les personnes éclairées qui connoissent la cour de Russie. Ce monarque étoit né avec des talens et des vertus; mais, extrême en tout, et aigri par la nullité dans laquelle il s'étoit vu pendant tout le regne de sa mère, il ne cessa d'aliéner contre lui les Grands et tous les Ordres de l'État; et son regne fut une suite continuelle de contrariétés. Il a néanmoins opéré beaucoup de bien, sur-tout en arrêtant diverses dilapidations qui, sous *Catherine*, avoient lieu dans les finances, et en obligeant les Grands de sa cour à payer leurs dettes. D'après un antique usage chez les Russes, aucun individu attaché au service personnel du Souverain ne pouvoit être cité devant un

tribunal civil. Les Grands abusoient de cette loi, pour n'acquitter jamais les dettes qu'ils avoient contractées. *) *Paul I.*

---

*) En général, les courtisans russes étoient si peu délicats sur de tels objets, qu'ils ne daignoient pas même s'en cacher. Un Grand de Russie croit dire de lui tout le bien possible, quand il assure qu'il ne vole pas.

Au reste, Paul I. avoit le cœur si droit, qu'il fut le seul, à la cour de sa mère, qui approuvât hautement la conduite du roi de Suede, lorsque ce jeune monarque refusa d'épouser la Grande-Duchesse Hélene, sa fille aînée. Catherine II. desiroit avec ardeur ce mariage; le jeune roi n'y répugnoit plus; il n'objectoit qu'une loi fondamentale de son royaume, qui ordonne que toute reine doit être luthérienne; il exigeoit en conséquence, que la Grande-Duchesse, avant son mariage, embrassât la religion dominante en Suede; mais les loix fondamentales de la Russie rendoient un tel changement impossible. On promit néanmoins au roi de le satisfaire; et, en conséquence, il vint à Petersbourg. Il lui fut présenté un projet de contrat de mariage, qu'il agréa; le jour fut pris pour les

abolit un abus aussi révoltant: il permit à tout créancier qui ne pouvoit se faire payer, de s'adresser en droiture à lui; sur quoi le débiteur étoit contraint de s'acquitter sans délai.

---

fiançailles, et un grand bal ordonné pour cette solemnité, à laquelle devoient assister toute la cour et les ministres des Puissances étrangeres. Au moment où le roi alloit se rendre au bal, l'impératrice lui fit présenter par les ministres du cabinet l'acte du contrat, qu'ils le presserent de signer pour ne pas faire attendre la famille impériale, qui, disoient-ils, étoit déja assemblée. Le roi voulut absolument en faire la lecture; mais quelle fut sa surprise, d'en trouver la teneur entiérement contraire au projet qu'il avoit agréé, et d'y voir même des clauses qui en tout tems eussent autorisé le cabinet de Russie à s'ingérer dans les affaires particulieres de son royaume et de sa cour! Il refusa avec fermeté sa signature, et déclara que, si l'on ne faisoit le contrat tel qu'il le desiroit, il partiroit le lendemain. Catherine lui fit dire qu'il pouvoit partir, et ordonna que le bal eût également lieu. La Grand-Duchesse

Il connoissoit si bien son malheureux penchant à la colere, qu'il avoit défendu sévérement qu'on exécutât, avant les vingt-

---

Hélene dit en cette occasion: Ma grand-mère peut me faire mourir; elle peut m'envoyer en Sibérie; mais elle ne pourra me faire paroître au bal. Les autres jeunes Grand-Ducs et Grandes-Duchesses y danserent les larmes aux yeux. Paul I., alors héritier présomptif du trône, dit hautement en cette occasion, qu'il ne pouvait blâmer le jeune roi, et que d'ailleurs il étoit charmé que sa fille n'allât point en Suede, où une princesse russe ne pourroit être heureuse.

Devenu empereur, il vit avec satisfaction le mariage du roi Suede avec une princesse de Bade; quoique l'impératrice, aujourd'hui douairiere, eût desiré qu'il épousât sa niece, la princesse Catherine de Wirtenberg. On soupçonne que ce mariage a contribué à attirer divers désagrémens à l'impératrice actuellement régnante, dont la sœur, aujourd'hui électrice Palatine-de-Baviere, avoit été demandée en mariage par le duc régnant de Wirtenberg.

quatre heures révolues, aucun ordre portant punition qui seroit émané de lui; et il étoit rare que de tels ordres ne fussent, si-non révoqués entiérement, du moins mitigés.

Il étoit également facile d'obtenir ses bontés ou d'encourir sa disgrâce. Un émigré français ayant reçu l'ordre de quitter dans trois jours la résidence, n'obéit point: l'empereur lui ayant fait ordonner de partir immédiatement, l'émigré lui envoya sa bourse et son porte-feuille qui étoient vuides. Le monarque lui fit remettre une somme considérable, et réitérer l'ordre de partir. Arrivé à la derniere place-frontiere, l'émigré y trouva l'ordre de rester en Russie, avec le brevet d'inspecteur des troupes stationnées dans l'Estonie.

La générosité de *Paul I.* envers les princes et les émigrés françois, et sa dureté à leur égard, ont également été sans bornes.

S'il a abandonné l'Autriche, on ne peut en inculper que le cabinet de Vienne. Des mésintelligencse, survenues entre les généraux russes et anglois, lors de l'invasion de la Nord-Hollande, ont pu le dégoûter complettement de la coalition. Mais sa haine subite contre l'Angleterre a été l'effet d'une intrigue qui ne pouvoit manquer de réussir auprès d'un monarque aussi ombrageux. Des dépêches, vraisemblablement supposées, de l'ambassadeur de l'Angleterre à sa cour, ainsi que du ministere anglois à cet ambassadeur, et dans lesquelles *Paul I.* étoit personnellement fort-peu ménagé, ayant été interceptées, il devint aussi-tôt l'ennemi irréconciliable des Anglois et l'ami le plus ardent de la France.

En général, en un tems où la Grande-Bretagne se trouve au faite de la gloire et de la puissance, il doit paroître étonnant que ses Ministres soient vus de

si mauvais œil dans plusieurs cours de l'Europe. La plupart d'entre eux, au lieu d'adopter les mœurs et les usages des pays où ils sont envoyés, y vivent, de même que toutes les personnes qui les entourent, comme s'ils étoient en Angleterre. Une telle conduite, qu'on peut reprocher à beaucoup de ministres Brittanniques, quoique conforme au caractere anglois, est regardée dans l'étranger comme l'effet d'une morgue, d'une hauteur offensantes, que de nombreux malveillans ne manquent pas de faire remarquer au Souverain. Telles sont les vraies causes des divers désagrémens qu'ont eus, depuis quelques années, les ministres Brittaniques dans plusieurs cours étrangeres, principalement à celles de Petersbourg, de Vienne et de Copenhague. *)

*) Jadis les ambassadeurs de France près les cours étrangeres y déployoient la magnificence et l'éclat

CHAPITRE III.

Mœurs et discipline des soldats russes.

Je pourrai rapporter encore, dans le cours de ce mémoire, quelques circonstances qui n'ont pu qu'achever d'aliéner *Paul I.*

---

convenables au représentant d'un puissant monarque, et leurs hôtels étoient le centre de tous les plaisirs assaisonnés de tout ce que l'aménité françoise offre de plus délicat et de plus attrayant. Aussi étoient-ils recherchés de tout ce qu'il y avoit de distingué dans la cour du prince auprès duquel ils étoient envoyés, et les liaisons qu'ils étoient à même de former ne facilitoient pas peu le succès de leurs négociations. Pourquoi la plupart des ambassadeurs britanniques ne tiennent-ils pas une conduite pareille, dont une longue expérience a démontré le succès, et qu'assurément les mœurs frivoles et efféminées, devenues si générales parmi les Grands, même parmi beaucoup de princes, rendent de nos jours plus efficaces que ne le seront de long-tems les considérations les plus fondées sur les principes de l'honneur, de la prudence et de la justice ?

des intérêts de la cour de Vienne; mais il me paroît que c'est ici le lieu d'exposer quels maux, au milieu des dissentions qui ont eu lieu entre les généraux des deux empires, et des intentions plus qu'équivoques du cabinet autrichien, les Suisses eussent eu à endurer si les troupes russus avoient pu reconquérir l'Helvétie. Pour cet effet, je dois faire connoître préalablement ce qu'est l'esclave russe appellé au métier des armes.

La nature a doué le Russe d'un esprit vif et pénétrant, d'un corps agile, infatigable et à l'épreuve des injures de l'air; il est presqu'insensible à la douleur, aux froids les plus vifs et aux chaleurs les plus accablantes. Comme tous les peuples qui habitent les frimats du Nord, il est d'une gloutonnerie incroyable; mais il supporte la faim plus long-tems que ne peuvent le faire les habitans des climats tempérés.

Né dans un esclavage où il végétera toute sa vie, le paysan russe prend, avec le lait maternel, un caractere de servitude, de bassesse et de pusillanimité qui ne l'abandonne qu'avec la vie. Bientôt sa vivacité naturelle dégénere en une brutalité dont il est difficile de se faire une idée. La superstition, qui est extrême en lui, lui inspire une vive horreur pour tous les *ennemis de la Sainte Vierge*; c'est ainsi qu'il appelle quiconque n'est pas de sa religion, et même les chrétiens du rit grec, sujets d'autres Puissances. Verser leur sang, leur faire endurer tous les tourmens, sans distinction d'âge ni de sexe, passe chez lui pour une œuvre méritoire.

Dans sa chaumiere, l'esclave russe mene une vie assez douce. Il ne cultive la terre que pendant quatre mois de l'année. Épars sur un sol immense et fécond, la terre, ses bestiaux et la pêche lui fournissent une abondante nourriture; il a

d'innombrables troupeaux ; et quelle que soit l'avarice de son Seigneur, qui peut à volonté le dépouiller de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour sa subsistance, il lui reste toujours un superflu considérable.

On sait qu'en Russie, les recrues se tirent au sort. Celui qui en est frappé, ne quitte ses foyers, qu'il ne reverra plus, qu'avec un désespoir souvent mortel.

Arrivé au dépôt, on commence par lui faire apprendre un nouveau langage, dont il n'avoit précédemment aucune idée. Ce sont les différens titres que l'étiquette militaire exige qu'il donne à ses divers supérieurs, chacun selon son grade. Cet apprentissage exige plusieurs mois de tems; il lui en faut moins pour le former au maniement des armes et aux évolutions militaires. Ses plus légeres

inadvertances sont punies avec une sévérité cruelle. *)

Trop avili pour concevoir le plus léger principe d'honneur, la crainte et le fanatisme lui en tiennent lieu. S'il périt ayant l'ennemi en face, il croit obtenir la palme du martyre; il se croit condamné aux tourmens éternels, s'il est atteint du coup mortel ayant l'ennemi en dos. Enfin, s'il recule, le soldat qui se trouve derriere lui a ordre de le tuer. C'est ainsi qu'on a pu donner, à un bataillon russe, la consistance d'un bastion.

Toujours servile, toujours craintif, toujours lâche, le soldat russe, même l'officier subalterne, redoute quiconque ose le

---

*) En général, l'esclave russe a tous les talens; mais ce n'est qu'à force de coups qu'on peut les développer. C'est ainsi qu'on fait de lui, à volonté, un soldat, un artisan, un statuaire, un musicien, un baladin, etc.

regarder en face. Si les circonstances vous conduisent auprès d'eux, commencez par les fixer d'un air de supériorité, de menace même. C'est-là le seul moyen de prévenir leurs insolences, leurs mauvais traitemens; c'est aussi ce qui a souvent fait, en Russie, la sûreté de grand nombre d'étrangers.

Accoutumées depuis tant de siecles à faire la guerre aux Turcs, aux Tartares, aux Persans et à diverses nations barbares de l'Asie, les armées russes ont contracté ce caractere sanguinaire, ce goût pour la rapine et le pillage qu'on voit peu chez les troupes des nations policées de l'Europe, et qui ne les quittent pas même dans des pays amis. Chez aucun peuple, le soldat n'est autant porté que le russe au vol, à la maraude, et même, lorsqu'il croit pouvoir le faire sans danger, au viol, à l'assassinat et à tout genre de brigandages. Tous les soldats se gardent réci-

proquement, pour tous ces crimes, un secret inviolable; tous se prêtent un secours mutuel pour toute mauvaise action, à laquelle connivent souvent les officiers subalternes. Il convient d'expliquer ici les causes de cette connivence.

Parmi les anciennes traces de barbarie et de servitude qu'on remarque chez cette nation, il s'en est conservé une qui est des plus nuisibles à la discipline militaire. C'est encore l'usage de dégrader au rang de simple soldat les officiers au-dessous du grade de major, qui ont commis quelque faute grave, ou qui ont encouru la disgrace du général ou du colonel. Aussi, depuis le capitaine jusqu'au dernier appointé, tous redoutent un tel châtiment, pendant la durée duquel le soldat, dont le cœur est des plus vindicatifs, trouveroit mainte occasion de se venger de la sévérité que l'officier dégradé lui auroit fait éprouver.

Si les troupes disciplinées de la Russie sont telles que je viens de les dépeindre, que doivent être les Cosaques, les Calmoucs et les autres hordes barbares de l'Asie qu'on voit toujours parmi elles? Qu'auroient-elles été en Suisse, mal payées, mal vêtues, mal nourries, comme elles le furent pendant toute la campagne de 1799?

Je ne rapporterai point comment, dans cette campagne, par-tout où ils ont passé, les russes ont dévasté les vignes, les vergers et tout genre de culture. La faim leur en faisoit ordinairement une nécessité. Mais on frémira, quand on apprendra les horreurs qu'ils ont commises en Italie. Fréquemment, dans les petites villes, dans les bourgades ou dans les hameaux, lorsqu'ils soupçonnoient que des habitans aisés avoient caché leur argent ou leurs effets précieux, ils ont allumé de grands feux, sur lesquels ils suspendoient les enfants de leurs hôtes, me-

naçant de les brûler vifs si l'on ne s'empressoit de les racheter. Tous les matins, on trouvoit les cadavres de personnes assassinées la nuit précédente ; et, chaque jour, on entendoit parler de viols, de brigandages et d'excès de tout genre. *)

L'armée aux ordres de *Corsakow* manquoit de chirurgiens ; elle fut obligée d'en emprunter des Autrichiens et des Bavarois ; presque tous furent volés. Avant de quitter Zurich, les Russes y pillerent

---

*) Que ceux, à qui de tels détails paroîtront suspects, prennent des renseignemens sur les horreurs que les Russes ont commises dans la Nord-Hollande, quand ils y eurent débarqué avec les Anglois dans l'automne de 1799. Les ennemis avoient alors un grand parti dans toute la république batave ; mais l'atroce conduite des Russes contraignit tous les Stadhoudériens de s'unir à leurs concitoyens pour la défense commune de la patrie, et pour le salut de tout ce qu'ils avoient de plus cher.

les boutiques de quantité de marchands qu'y avoit attirés la foire. Ils ont pillé de même, en Allemagne, grand nombre de voyageurs et beaucoup de voitures publiques; un officier autrichien de l'état-major, envoyé en courier au quartier-général de l'Archiduc *Charles* à Donaueschingen, fut dépouillé nud, par eux, sur les bords du lac de Constance.

C'est à de telles circonstances réunies, qu'on doit attribuer l'extrême haine que quantité d'Italiens, de Suisses et d'habitans de l'Allemagne méridionale ont témoignée pour les Russes. Les paysans d'une partie du Canton de Zurich et du Toggenbourg les harcelerent vivement dans leur fuite; *) aussi en étoit-ce fait

*) Les Russes, dans leur fuite, ont massacré plusieurs paysans Suisses, qu'ils soupçonnoient d'être espions; ils en ont fait mourir aussi plusieurs sous les verges; et je ne doute point que, parmi ces malheureux, il n'y eût des innocens.

d'eux, si les Russes fussent revenus. On pourra se convaincre, par la suite de cet ouvrage, qu'ils avoient également tout à craindre du retour des Autrichiens.

Je fus témoin, non loin d'Augsbourg, d'une scene assez comique. Les officiers subalternes russes partagent souvent avec le soldat le produit de ses vols, et lui facilitent les moyens d'en commettre. Nous rencontrâmes, sur la grande-route, un particulier des environs, qui paroissoit être d'une naissance au-dessus du commun. Un officier russe, que je pris pour un lieutenant, l'aborde, feint de le reconnoître et l'embrasse avec beaucoup de démonstrations d'amitié. Pendant qu'il le tient étroitement serré dans ses bras, les soldats qui suivoient l'officier vuident les poches de celui à qui il témoignoit de si tendres sentimens; ils lui prennent sa montre, sa bourse et son porte-feuille, et s'enfuient; sur quoi l'officier, avec une

feinte colere, poursuit les voleurs le sabre nud, et disparoît avec eux.

On ne sauroit cependant contester que, dans la campagne de 1799, les russes n'aient toujours combattu avec la plus grande bravoure, et que leur infanterie ne soit infiniment meilleure que celle des Autrichiens; mais leur cavalerie ne vaut pas celle de l'Empereur d'Allemagne: elle se perfectionne néanmoins de jour en jour, tandis que celle d'Autriche a beaucoup perdu, l'année derniere, de son ancienne réputation.

Une circonstance, qu'on remarque également dans les armées autrichiennes, portera en tout tems un grand préjudice à celles de Russie. L'officier russe ne sait rien prendre sur lui; il n'ose rien faire sans un ordre supérieur, tandis que les officiers, même les simples soldats françois, savent, sans balancer, prendre le parti le

plus avantageux dans toute circonstance imprévue.

Sous le regne de *Catherine II*, il s'étoit introduit, dans l'armée russe, de très-grands abus que son successeur a voulu réprimer; mais ses réformes trop précipitées ont privé l'armée d'un grand nombre de ses meilleurs officiers, entraînés dans la chûte des favoris. Or la plupart des favoris que *Catherine* employa dans ses armées ont été de grands hommes; et, à la mort de cette Souveraine, le corps des officiers étoit très-bien composé.

C'est aujourd'hui l'opinion générale de tous les connoisseurs en l'art militaire, que les Russes, invincibles quand ils ont en tête des Turcs, des Tartares ou des Persans, ne tiendroient pas à nombre égal contre les troupes disciplinées des autres Puissances de l'Europe, ni même contre les milices de la Suisse, qui, en 1798, ont si généreusement combattu contre les trou-

pes françoises. Il est du moins certain que les généraux russes ne s'entendent point à faire la guerre dans des pays montagneux.

CAPITRE IV.

Suwarow.

Peu de généraux ont fait autant parler d'eux, ont montré autant de singularités dans leur conduite et dans leur caractere, que le général *Suwarow*. Cet homme, unique sous tous les rapports, mérite un chapitre particulier dans cet ouvrage. Je ne donnerai point ici sa biographie, qui a été publiée par d'excellens écrivains: je je me bornerai à rapporter quelques traits de son caractere et de ses singularités.

Issu d'une des plus antiques familles de l'Ingrie, il se voua, dès l'âge de quinze ans, à l'état militaire; et dans toutes les occasions, il donna des preuves du plus

grand sang-froid au milieu des dangers. Inexorable dans tout ce qui regardoit la discipline, son attention à pourvoir aux besoins du soldat le rendit cher aux troupes, et l'austérité de ses mœurs le fit généralement regarder comme un saint. Les succès qui accompagnoient toutes ses entreprises confirmerent une telle opinion; et tant qu'il commanda les armées russes, leur attachement à sa personne et leur aveugle confiance en lui ne connurent pas de bornes. Les Autrichiens, pendant son séjour en Italie, n'ont pris *Suwarow* que pour un heureux insensé.

Lorsque l'armée n'étoit pas en marche, *Suwarow* se levoit, tous les matins, à trois heures précises. A moitié habillé, il passoit dans sa chapelle, qui étoit toujours contiguë à sa chambre à coucher, et où l'attendoit son aumônier à qui, en toute occasion, il témoignoit un respect sans bornes. Il demeuroit dans cette cha-

pelle ordinairement pendant une heure entiere, et quelquefois plus long-tems, agenouillé soit devant une image de la Sainte Vierge, soit devant celle de quelque Saint. Souvent, en ces occasions, il mettoit sous ses genoux, par pénitence, des pois ou du menu plomb. Cette derniere circonstance avoit sur-tout lieu, lorsqu'il avoit obtenu récemment quelque sanglant succès.

Au sortir de la chapelle, il entroit dans un bain d'eau froide, qu'il trouvoit préparé dans sa chambre à coucher. Quelle que fût la saison, il y demeuroit au moins une demi-heure, pendant laquelle il faisoit souvent appeller quelques généraux ou colonels. Après s'être fait essuyer le corps, il mettoit sa chemise, ses bas, des caleçons, et un gilet fort-léger; puis il déjeunoit de pain et de viande fumée, sur sur lesquels il buvoit beaucoup d'eau-de-vie; ne manquant jamais, à chaque verre

qu'il alloit vuider, de faire à genoux une longue priere. C'étoit après un tel déjeûner, qu'il avoit coutume de recevoir les rapports des autres généraux et officiers sous ses ordres; il donnoit ensuite une heure à sa correspondance; après quoi, il faisoit quelque toilette et montoit à cheval pour aller inspecter divers postes. De retour, il buvoit encore fort-religieusement quelques verres d'eau-de-vie, et se mettoit à table à une heure précise. Après le repas, il faisoit une petite méridienne, puis il se promenoit à cheval ou en caleche. Le soir, il recevoit divers généraux et colonels, avec lesquels il buvoit des meilleurs vins de France; il soupoit légérement, et se couchoit à neuf-heures. Il n'avoit jamais, pour tout lit, qu'un matelas, et une peau d'ours pour couverture.

Dans ses marches, lorsqu'il trouvoit qu'on lui avoit préparé un appartement magnifique, souvent il en faisoit extermi-

ner les glaces, les tableaux, les lits, en un mot, tout ce qu'il y trouvoit de précieux. Jamais il ne faisoit usage d'une garde-robe, ni même d'une chaise ou vase de nuit. Où qu'il se trouvât, il satisfaisoit aux besoins de la nature, et se faisoit rendre, pour cela, par les bas-officiers et les Cosaques de garde dans son appartement, des services que la décence m'empêche de rapporter.

Jamais le plus exalté des cyniques ne surpassa *Suwarow* en impudicité. Par-tout où il séjournoit, on le voyoit fréquemment nud à sa fenêtre; souvent aussi, en été, il a traversé des villes entieres, tant à pied qu'à cheval, complétement nud, si ce n'est qu'il portoit des bottes. *)

---

*) De tels traits d'impudicité sont moins frappans chez les Russes, où l'usage fréquent des bains détruit dans les deux sexes presque tout sentimens de pudeur.

Dans son dernier voyage de Petersbourg à Vienne, il descendit de voiture devant la premiere hôtellerie qu'il trouva sur territoire Autrichien. Il faisoit un froid très-vif. *Suwarow*, sans entrer dans la maison, fait apporter deux seaux d'eau froide et deux grands verres d'eau-de-vie. Il prend un de ces verres, le pose sur un banc, prononce à genoux, avec beaucoup de ferveur, une longue priere, et vuide le verre à la santé de *François II*. Il répete la même cérémonie pour boire à la santé de son empereur; puis il se déshabille, se fait verser les seaux sur la tête, se fait essuyer, reprend ses vêtemens, et remonte en voiture sans vouloir aucunement se réchauffer dans la maison.

A Augsbourg, il avoit pris son quartier chez le baron de S . . . . . .; le lendemain au matin, ayant demandé à voir la baronne, celle-ci se fit annoncer vers les neuf heures, et il la fit prier d'entrer.

D'abord, la baronne ne voit qu'une salle souillée d'ordures; bientôt elle apperçoit, dans une obscure alcove, une longue figure décharnée, couchée dans une baignoire. C'étoit le Feldmaréchal. Tandis qu'elle hésite si elle doit se retirer, il la prie d'approcher; elle obéit. Au moment où elle s'y attend le moins, il sort, nud, de la baignoire; elle de fuir: il la poursuit, l'atteint et lui arrache sa coîffe. Le même jour, le baron l'ayant prié d'épargner un peu plus son appartement, reçut de lui une réponse dure.

Entré dans le Canton d'Uri, il voulut jouir du spectacle du lever du soleil, qu'il avoit appris être fort-beau en Suisse. Il dit en conséquence à quelques Suisses émigrés qui se trouvoient avec lui, qu'il vouloit monter, le lendemain de grand matin, sur une hauteur qu'il leur désigna. Ceux-ci l'y précéderent, conjointement avec quelques officiers autrichiens. Con-

noissant le goût du Feldmaréchal pour l'eau-de-vie, ils avoient eu soin de s'en munir, ainsi que de tout ce qu'il falloit pour lui offrir un déjeûner froid. *Suwarow* ne se fit pas long-tems attendre. *Messieurs*, dit-il en les joignant, *j'éprouve la vérité de ce qu'on dit, que l'air est bien vif sur vos montagnes. N'auriez-vous rien à manger? J'ai une faim horrible, et mon déjeûner ne peut être ici que dans demi-heure.* On étale donc le déjeûner apporté. *Suwarow* remplit d'eau-de-vie un grand gobelet d'argent, qu'il pose sur une pierre. Il n'avoit pas vingt pas à faire, pour se dérober derriere un rocher qui l'auroit caché à tous les yeux. Mais sans s'écarter que de quelques pas, il satisfit en leur présence à un besoin naturel, puis fut s'asseoir à nud sur une pierre couverte de neige et de glace où il demeura environ un quart-d'heure; après quoi, s'étant fait essuyer par un cosaque de sa suite, il fit à genoux une

lonque priere, vuida le gobelet, et fit un ample déjeûner où l'eau-de-vie ne fut point épargnée.

Peu de généraux ont été aussi prodigues que *Suwarow*, tant du sang du soldat que de celui des vaincus. Très-souvent il a ordonné de passer tout au fil d'épée, sans distinction d'âge ni de sexe; et c'est ainsi que, sans nécessité, tant en Pologne qu'en Turquie, il a changé des contrées entieres en de vastes déserts. Le fauxbourg de Prag, près de Varsovie, sera un monument éternel de son atroce barbarie. Il étoit habité par environ soixante mille ames, dont un tiers étoient des familles juives, qui n'avoient jamais porté les armes contre la Russie. Au contraire, les juifs, souvent vexés par le gouvernement polonois, auroient de beaucoup préféré la domination russe. *) *Suwarow* avoit long-

*) Le feu roi de Pologne étoit fort-peu économe;



tems assiégé ce magnifique faux-bourg : voyant toutes ses attaques inutiles, et que les maladies causées par les mauvaises eaux *) diminuoient fort son armée, il décampa de nuit à sa sourdine, abandonnant même quelque artillerie enclouée, avec beaucoup d'effets de campement, et se retira derriere des hauteurs, à quelques lieues de distance. Les Polonois, au matin, croient que les Russes ont fui, et se livrent à toute la joie que pouvoit leur inspirer une délivrance aussi impré-

---

Très-souvent, lorsqu'il étoit pressé du besoin d'argent, il faisoit ordonner aux juifs de sortir sous peu de jours de la capitale et des faux-bourgs. Un tel ordre n'étoit révoqué, qu'au moyen de plusieurs milliers de ducats offerts à Sa Majesté.

*) Les eaux de la Vistule, comme celles du Danube et de la plupart des fleuves orientaux de l'Europe, sont très-vaseuses et rarement potables. Celles des puits, dans ces contrées, sont également mauvaises et très-nuisibles à la santé.

vue. La soirée se passa en festins. La nuit suivante les Russes reviennent, trouvent toutes les avenues mal gardées, s'en emparent sans coup férir, et entrent dans le faux-bourg, où, au bout de quelques heures, il n'exista plus aucune des personnes vivantes qui s'y étoient trouvées la veille. Ce massacre causa une si grande épouvante dans Varsovie, que cette capitale se rendit sans coup férir.

Le lendemain du jour où les Russes en eurent pris possession, *Suwarow*, à qui l'eau-de-vie étoit un peu montée à la tête, voyant beaucoup de soldats rassemblés sous ses fenêtres, ordonna à un de ses aides-de-camp d'aller dire aux troupes de *s'amuser*. Ce terme signifie, en langage militaire russe, que l'on doit piller et mettre tout à feu et à sang. C'en étoit fait de Varsovie et de ses habitans, si un autre général plus humain n'eût entendu cet ordre. Il suivit l'aide-de-camp, et menaça

de le tuer s'il ne lui juroit sur-le-champ de ne pas s'en acquitter. En conséquence, celui-ci ordonna seulement aux soldats de se retirer chacun dans son quartier. L'ivresse de *Suwarow* étant passée, il oublia complétement l'ordre qu'il avoit donné; et bientôt les présens de la ville lui obtinrent sa bienveillance. *)

Il est certain que *Suwarow* ne fut point exempt du reproche d'avarice. Souvent il a fait emporter l'argenterie trouvée dans les appartemens où il avoit eu son quartier: s'en plaignoit-on, il accordoit de chétifs

---

*) Tout ce qui est énoncé dans les deux précédens paragraphes, l'auteur le tient de divers officiers russes de l'état-major, ainsi que de plusieurs juifs polonois, de familles distinguées dans leur nation. N'ayant pas été sur les lieux, il prévient le lecteur que, s'il y a des exagérations dans ce qu'il rapporte ici, elles ne viennent pas de lui. Divers voyageurs l'ont néanmoins assuré que le tout est réel.

dédommagemens. Il eût même la bassesse, soupant avec l'Électeur de Trêves retiré à Augsbourg, de lui demander quatre magnifiques flambeaux de vermeil qui éclairoient la salle, et de se piquer du refus honnête du Prince.

Jamais, avant de mener ses troupes au combat, *Suwarow* n'a manqué de les haranguer et de les remplir d'un enthousiasme religieux. Souvent aussi, il les prêchoit dans leurs haltes, et ses sermons étoient ceux d'un énergumene. Un jour, qu'il leur disoit que la main de tout soldat qui vole finit par se dessécher: *Pour moi*, dit-un soldat, *il y a dix ans que je vole ce que je puis, et ma main n'en est que plus charnue. Suwarow* le fit aussi-tôt bas-officier.

Quand il marcha sur Turin, il trouva, sur son passage, un torrent gonflé par les pluies. Les pontons étoient demeurés en arriere. *Suwarow* ayant sondé lui-même,

avec une perche, la profondeur du torrent: *il passe*, dit-il en se couchant sur le rivage, *la hauteur d'un homme; je n'ordonnerai donc point de traverser; mais je ne bougerai pas non-plus de cette place, que l'armée ne soit sur l'autre bord.* Il y périt environ cinq cens hommes; mais le passage fut effectué.

A la bataille de Ceva, où il perdit six mille hommes, voyant son armée qui plioit après trois attaques infructueuses, il menaça de se faire enterrer vif sur le champ-de-bataille, si elle l'abandonnoit. C'est ainsi qu'il la ramena au combat, et qu'il contribua essentiellement à la victoire, malgré l'abandon des Autrichiens, dont la cavalerie tourna l'ennemi occupé à tenir tête aux Russes.

Au surplus, *Suwarow* a contribué essentiellement aux succès de la campagne de 1799. en méprisant constamment les ordres du Conseil Aulique de guerre de

l'Empereur, qui ne cessoit de vouloir l'arrêter dans ses progrès.

Après qu'il eut évacué la Suisse, on a vu *Suwarow*, près de Memmingen, passer en revue une partie de son armée : c'étoit en Novembre, et il faisoit un vent très-froid. Malgré la présence du Grand-Duc *Constantin*, il n'étoit vêtu que d'un gilet blanc, et non-boutonné, passé sur une chemise ouverte ; d'un haut-de-chausses également ouvert aux jarrétieres ; des bottes sur des bas de soie blancs, et un riche bonnet sur la tête. Il étoit néanmoins décoré de tous ses ordres, avec un sabre et un baudrier magnifiques.

Le clergé d'Italie l'a fort prôné. Quoique chrétien du rit grec, on l'a vu souvent se jetter aux pieds des prélats italiens, et descendre de cheval ou de voiture pour baiser la robe d'un simple moine.

On assure qu'à toutes les singularités que je viens d'exposer, *Suwarow* joignoit toute la souplesse du plus délié des courtisans *). Outre sa langue maternelle, il parloit avec élégance le françois, l'allemand et l'italien; et, depuis sa quarantieme année, il avoit appris assez bien le turc, le persan et le tartare. On assure même qu'il comprenoit la langue chinoise. Il étoit en outre fort-versé dans la littérature tant allemande que françoise.

CHAPITRE V.

Causes principales des revers essuyés par les armées autrichiennes, dans la derniere guerre contre la France.

Ce n'est pas sans éprouver une grande perplexité, que j'interprends de traiter

*) Quand il revit Corsakow pour la premiere fois après la bataille de Zurich, il parut indécis quelques momens sur l'accueil qu'il lui feroit; mais bientôt il alla à lui à bras ouverts, et le combla de caresses.

les matieres annoncées dans ce chapitre. Les personnes qui croient que les François, dans la guerre qui vient de finir, n'ont dû leurs succès qu'à leur valeur, se récrieront contre bien des circonstances que je vais exposer; tandis que celles qui ont été les victimes des bouleversemens qui se sont succédés en Europe depuis près de douze ans, me croiront un jacobin. Quoique je ne sois qu'un obscur particulier, un tel soupçon seroit à mon égard plus qu'une injustice. Mais pénétré du plus profond respect pour les chefs des Nations, pour tout légitime gouvernement, ne me seroit-il pas permis de rapporter des circonstances dont je crois intimement avoir la certitude; et, en attribuant à la providence les erreurs où les foiblesses de plusieurs Souverains, ne pourrois-je, dans cet ouvrage, faire connoître sous leur vrai jour, des faits qui ont eu et qui peuvent entraîner encore les con-

séquences les plus importantes pour ma patrie ?

Le feu Empereur *Joseph II*, dont la mémoire sera respectée à jamais de tous les peuples soumis à la Maison d'Autriche, n'avoit rien négligé pour avoir un jour, dans son neveu, l'Empereur actuel, un successeur digne d'être à la tête d'une aussi vaste Monarchie *). Il le fit élever sous ses yeux, et voulut qu'il fût instruit dans toutes les connoissances nécessaires à un Souverain: peut-être l'occupa-t-il plus que ne le permettoit la foible santé du jeune Prince. Il se fit suivre par lui à la guerre contre les Turcs; au plus fort des dangers, il l'avoit sans cesse à ses côtés. Le jeune Archiduc s'efforçoit de

---

*) Le comte de Mirabeau, dans ses mémoires secrets sur la cour de Berlin, paroît avoir pressenti une partie de ce qui devoit arriver sous son regne.

paroître intrépide; mait la pâleur de son visage trahissoit combien il se faisoit de violence. On sait que le courage est un don de la nature; la bravoure seule peut s'acquérir.

Léopold II. détestoit la guerre, et aimoit peu les guerriers. Quoiqu'entouré de voisins formidables, ennemis naturels de sa monarchie; malgré que tout homme éclairé prévît que, quelle que fût l'issue de la révolution françoise, une guerre étrangere deviendroit bientôt indispensable pour occuper au dehors une nation bouillante, prête à tourner contre elle-même cette énergie et cet enthousiasme qu'un si grand bouleversement n'avoit pu qu'exciter dans son sein; malgré les outrages multipliés qu'il essuyoit de nouveaux gouvernans françois — ce monarque licencia une grande partie des nombreuses troupes de son prédécesseur. Plus de quarante mille allemands, sujets de divers princes d'Empire,

que l'enthousiasme avoit attirés sous les drapeaux de *Joseph II.* furent congédiés; l'intrigue et la faveur devinrent les moyens les plus efficaces pour parvenir aux dignités militaires; un relâchement général de la discipline régnoit dans l'armée, quand *François II.* monta sur le trône.

Pendant tout le regne de son auguste pere, l'affoiblissement de sa santé l'avoit obligé de s'abstenir de presque tout travail. Le vieux prince *de Kaunitz*, après la mort de *Léopold*, conserva la principale part aux affaires, et fut remplacé par le baron *de Thugut*, que tout Vienne croit être son fils naturel. C'est à ce Ministre que toute la monarchie autrichienne attribue les malheurs du présent regne. Il est du moins certain, qu'on ne peut attribuer qu'à un systême de perfidie profondément combiné, les fautes énormes commises par le Cabinet de Vienne pendant la guerre qui vient de finir. Ces fautes, un chacun

en inculpe *Thugut*, qui a su conserver si long-tems le plus complet ascendant sur l'esprit de son Maître, avec sa direction absolue tant de la guerre que des affaires du Cabinet.

Par sa mauvaise politique, *Thugut* a fait perdre à la Cour de Vienne toute sa considération dans l'Empire, et excité contre elle la défiance ou le ressentiment de ses alliés. Il a fait tout ce qui pouvoit mécontenter les troupes et les plonger dans le découragement. Des États, à qui les traités les plus solemnels assuroient la protection de l'Autriche — des princes qui soutenoient sa cause, ont été sacrifiés. Dans le même tems, malgré les contributions volontaires de presque tous lès États qui composent la monarchie Autrichienne, les opérations de finances les plus désastreuses se sont succédées avec une étonnante rapidité.

Il n'eût tenu qu'au Cabinet de Vienne de renforcér les armées autrichiennes d'un grand nombre de François, s'il eût voulu paroître faire la guerre non à la France, mais aux seuls terroristes. Il pouvoit compter, du tems de *Robespierre*, sur la majorité des habitans de plusieurs provinces limitrophes, déja lasses de la révolution et de la terreur. Ils furent délaissés. Les ministres et les généraux autrichiens rejetterent toutes les ouvertures qui leur furent faites par plusieurs villes, qui offroient de se rendre, pourvu qu'elles ne fussent pas envisagées comme conquises.

Lors de la prise des lignes de Veissenbourg, les Autrichiens trouverent à Lauterbourg d'immenses magasins de vivres et de munitions de guerre. Quoique l'armée Autrichienne manquât de pain, ces magasins demeurerent intacts; et, après l'évacuation de ses lignes, ils retomberent au pouvoir des François.

Pendant le séjour que firent les Autrichiens en Alsace, plusieurs villes, entre autres celle de Strasbourg, offrirent au général *de Würmser* de lui ouvrir leurs portes et de reconnoître *Louis XVII.* Elles furent refusées *). Plus de quarante mille paysans Alsaciens, qui demandoient à prendre les armes contre les François, furent également refusés.

Lors de l'évacuation des lignes, *Würmser* décampa à la sourdine, sans en avertir le Prince de Condé. Le corps-d'armée de François émigrés que commandoit ce Prince avoit beaucoup souffert pendant cette campagne, où les généraux autrichiens l'avoient constamment placé à l'avant-garde **). Les François avoient for-

---

*) On sait que d'horribles guillotinages furent la suite de ce refus.

**) Ce corps-d'armée a été tellement sacrifié, que, dans ses trois premiers campagnes, il a perdu plus

mé le projet de le détruire complétement par des attaques réitérées, qui, quoique souvent repoussées, auroient fini par l'anéantir. *Würmser*, en évacuant l'Alsace, manqua de le faire envelopper par toutes les forces qu'avoit l'ennemi dans cette province : ausssi en étoit-ce fait de ce corps-d'armée, sans la vigilance du Prince de Condé, qui, averti de la furtive retraite de *Würmser*, se hâta de suivre les troupes impériales, et prévint ainsi la destruction totale du corps-d'armée à ses ordres.

Quand la Belgique eut été reconquise, les Etats des diverses provinces qui la composoient offrirent de lever et d'entretenir à leurs frais quarante mille hommes, pour engrossir les armées de l'Empereur. Ils demandoient en retour le rappel des

---

de treize mille hommes, quoique jamais il n'ait été fort de plus de sept mille,

officiers de l'armée d'insurrection, qui ne pouvoient être envisagés comme rebelles, puisque cette insurrection avoit été autorisée par les loix fondamentales et les plus sacrées de ce pays. La Cour de Vienne préféra de perdre ces belles provinces, plutôt que de déférer à une aussi juste demande.

Les provinces-unies auroient pu subsister long-tems encore, et la Prusse les auroit secourues, si le Cabinet de Vienne n'eût ordonné qu'on rendit à l'ennemi, sans coup férir, Valenciennes, Condé, le Quesnoy et Landrécies. Ces places étoient approvisionnées pour plusieurs mois, et leur abandon entraîna la ruine d'une florissante République, où les François ont trouvé d'immenses ressources. Le Cabinet de Berlin, à qui une telle conduite inspiroit de justes défiances, et que la France menaçoit d'accabler avec toutes ses

forces, prit sagement le parti de faire sa paix.

Pendant toute la guerre du roi de Sardaigne contre la France, la Cour de Vienne ne fournit à ce Prince que de foibles secours. Dans presque toutes les attaques de l'ennemi, les troupes piémontaises furent abandonnées par les impériaux. Le Cabinet Autrichien avoit promis, pour l'ouverture de la campagne de 1796. de joindre aux troupes piémontaises vingt-trois bataillons et un nombre proportionné de cavalerie ; il n'en fournit pas le quart *). Au commencement de cette

*) Ce sont ces circonstances réunies, qui ont engagé le feu roi de Sardaigne à faire à tout prix la paix avec la France, plutôt que de consentir aux demandes de la Cour de Vienne, qui vouloit qu'il lui remît ses places-fortes. Je tiens aussi de la part la plus respectable, que jamais le feu roi de Prusse n'auroit fait sa paix particuliere avec la France, s'il eût trouvé plus de bonne-foi dans le Cabinet et dans les généraux Autrichiens.

même campagne, l'armée de *Beaulieu*, qui devoit être de quarante-huit mille hommes effectifs, n'en comptoit pas vingt mille, Ce général sut néanmoins faire une belle retraite, sauver ses magasins et approvisionner Mantoue. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût disgracié.

Du côté du Rhin, après l'éloignement du Prince de Cobourg, les généraux autrichiens prirent également les plus fausses mesures. Rien n'eût été plus aisé que d'empêcher le passage de ce fleuve par les François; mais les bords en furent abandonnés lâchement et sans nécessité. En cas de retraite, un des généraux autrichiens avoit promis d'en avertir à tems le Margrave de Bade: il ne tint point parole; et peu s'en fallut que cet auguste et vertueux Prince ne tombât avec sa famille au pouvoir de l'ennemi.

Lors des négociations d'Udine, toute communication de l'armée de *Buonaparte*

avec l'Italie étoit coupée. Si le Cabinet autrichien eût voulu se prévaloir d'une circonstance aussi favorable, cette armée passoit sous les fourches Caudines, et l'Italie, denuée de troupes et gémissant sous la tyrannie des jacobins, retomboit au pouvoir de l'Empereur. Le Cabinet Autrichien, au lieu de faire la loi à l'ennemi, la reçut de lui. Il ne stipula rien de réel en faveur des Princes qui avoient perdu leurs possessions sur la rive gauche du Rhin; la République de Venise, que d'anciens traités lioient à l'Autriche, et les États du St. Siege furent abandonnés à toute la rapacité des François.

Lors des négociations de Campo-Formio, l'Archiduc *Charles* vouloit qu'il fût stipulé que la Suisse demeureroit intacte; mais les Ministres du Cabinet ne daignerent pas même s'occuper d'un tel objet.

Après l'invasion successive des Cantons Suisses par les François, les Ligues-

Grises implorerent la protection de l'Autriche. Elles demandoient un secours de vingt-cinq mille hommes, pour leur aider à défendre leur pays. La Cour de Vienne, se fondant sur un traité conclu sous le regne de *Maximilien I*, ne leur envoya que six mille hommes. Mais, du tems de cet Empereur, il n'existoit en Europe aucune Puissance à laquelle un tel secours n'eût mis les Grisons en état de tenir tête: les circonstances avoient changé depuis; et l'esprit du traité étoit que l'Autriche maintiendroit l'indépendance de ce peuple. S'en tenant servilement à la lettre de ce traité, la Cour de Vienne n'envoya aux Grisons qu'un petit corps de troupes auxiliaires, qui, disposées comme si l'on eût voulu qu'elles fussent battues, n'opposerent aux François qu'une foible résistance; et tout le pays fut rapidement subjugué.

Quand la guerre eut recommencé en Italie et en Allemagne, dès les premiers succès des armées combinées, le Cabinet de Vienne les laissa manquer de subsistances, et ne leur envoya que de foibles renforts.

Suwarow commandoit en chef les armées alliées d'Italie. J'ai déja fait mention des ordres qu'il reçut du Cabinet de Vienne de ne pas poursuivre ses succès, ainsi que du mépris qu'il fit de ces mêmes ordres. On n'osa le contraindre d'obéir; mais on lui suscita des obstacles sans nombre, tandis que les généraux Autrichiens favorisoient l'ennemi par mille moyens. J'en rapporterai un seul trait, qui ne pourra qu'exciter dans tout lecteur une extrême surprise.

L'armée françoise, qui avoit occupé la plus grande partie du royaume de Na-

ples, voyant sa communication avec l'État de Genes complétement interrompue, chercha à se faire jour. Elle fut défaite; et rien ne pouvoit la sauver, quoiqu'elle fût encore forte de vingt-quatre mille hommes. Le général *Macdonald*, qui la commandoit, s'étant laissé entourer par les vainqueurs, avec six à sept mille hommes, capitula, tandis que les restes de son armée gagnoient le territoire de Genes en longeant la côte, où douze cens hommes judicieusement postés auroient pu les arrêter.

Les Cours de Vienne, de Petersbourg et de Londres étoient convenues que les Gouvernemens des pays reconquis en Italie seroient réintégrés. Des proclamations solemnelles en avoient donné l'assurance aux habitans, qui, en conséquence, favoriserent de tout leur pouvoir les entreprises des armées combinées. Malgré des promesses aussi sacrées, peu après la prise

de Turin, le Cabinet de Vienne fit abattre dans tous les pays reconquis les armoiries des Souverains légitimes qu'on y avoit de nouveau arborées, et il leur subsistua celles de l'Empereur. Il voulut justifier ce manque de foi, en alléguant que les boulevards de l'Italie contre la France devoient être remis à un Prince assez fort pour les défendre. Il établit par-tout des administrations provisoires, composées d'individus justement odieux à leurs concitoyens, et qui firent regretter les jacobinieres. En vain la Russie et la Grande-Bretagne firent à ce sujet les plus fortes représentations; elles furent écoutées avec une froideur plus qu'insultante. L'Empereur de Russie, indigné d'un procédé aussi offensant, rappella ses troupes: le Ministere Autrichien les vit partir avec une indifférence qu'il ne daigna pas dissimuler; et bientôt le gain de la bataille de Novi acheva de porter au plus haut point son dédain à

l'égard des Cours alliées *). Qu'ils se trompent, ou qu'ils en imposent, ceux qui disent que le Cabinet de Londres a jamais, dans le cours de cette guerre, influencé celui de l'Empereur d'Allemagne !

Les habitans de la plupart des villes reconquises d'Italie, désespérés de ne point revoir leurs Souverains, et indignés de la

---

*) Ce fut à une faute qu'il avoit commise, que le général de **Melas** dut le gain de cette bataille. Son armée venoit d'être repoussée avec perte; il avoit même évacué Mondovi, où il se trouvoit des magasins considérables qui tomberent au pouvoir des François. L'abandon d'une ville aussi importante fit croire à ceux-ci que l'ennemi étoit en pleine fuite; et, le poursuivant sans précaution, ils s'engagerent dans des plaines où la cavalerie autrichienne les surprit et les défit complétement.

Beaucoup de militaires assurent que le gain de la bataille de Marengo par **Buonaparte** n'est dû qu'à une série de fautes, commises par le général de **Melas**.

conduite des administrations provisoires, envoyerent à Vienne des députations chargées de supplier l'Empereur de renoncer à de telles mesures. Aucune n'a pu obtenir l'accès auprès de ce Monarque. Ceux des députés, à qui une haute naissance donnoit en quelque maniere le droit d'être admis à lui faire leur cour, recevoient, avant l'audience, l'avertissement sévere de ne parler à Sa Majesté d'aucun objet politique. Tout Vienne assure que, quelques-uns ayant violé cette défense, on ne sait ce qu'ils sont devenus *).

---

*) Il est certain que l'Empereur a ignoré plusieurs jours la prise de Milan en 1796. Un jour de cour, ayant demandé, par forme de conversation, au dernier ambassadeur de Venise quelles nouvelles il avoit, ce Ministre répondit; Sire, je n'en ai point reçu depuis celle de la prise de Milan. Eh quoi! répliqua le Monarque, Milan est-il donc pris? . . . Sire, reprit l'ambassadeur, il y a huit jours qu'on

Pour n'en plus revenir à la Russie, je rapporterai ici une derniere offense faite à l'Empereur *Paul I.* Ce Monarque aimoit la maison d'Autriche; et le mariage de l'Archiduc *Palatin* de Hongrie avec la la Grande-Duchesse sa fille avoit fortifié en lui de tels sentimens *). Aussi-tôt qu'il fut informé des premiers revers qu'avoient essuyés les armes de la Cour de Vienne, après l'ouverture de la campagne de 1800, il offrit de rentrer dans la coali-

---

me mande cette nouvelle de Venise. Au sortir de l'audience, l'ambassadeur reçut un billet anonyme, où on lui marquoit que, si jamais il jouoit encore auprès de l'Empereur le rôle de gazettier, on demanderoit son rappel au Sénat de Venise. Grand nombre de personnes attachées à la Cour de Vienne attestent la vérité de cette anecdote.

*) Comme la vie d'une Princesse appanagée est des plus tristes à la Cour Russie, ce monarque, qui étoit un tendre pere, avoit extrêmement à cœur l'établissement des Grandes-Duchesses ses filles.

tion, pourvu qu'une ambassade solemnelle réparât en quelque maniere les offenses qui lui avoient été faites. Il envoya même des passe-ports pour tel Seigneur qu'on voudroit choisir à cette fin, n'excluant que le Prince *d'Auersberg* qu'il suspectoit d'être infecté de principes révolutionnaires et d'avoir trahi les Grisons. Ce fut néanmoins le Prince *d'Auersberg* que *Thugut* fit nommer à cette ambassade. L'empereur de Russie, indigné, refusa de le recevoir.

Je ne dirai point quel fut le désespoir de l'armée autrichienne du Rhin, lors du rappel de l'Archiduc *Charles*. Ce Prince, pour qui les François se sont fait un honneur bien délicat de témoigner la plus haute estime *), étoit adoré de l'officier

---

*) Les Allemands, dans leurs succès, se vantoient de faire un jour ce Prince roi de France; tandis que les soldats françois, étrangers à tout découragement-

et du soldat, dont il soulageoit la misere en partageant leurs fatigues et leurs dangers *). La Cour de Vienne, qui auroit dû se trouver heureuse qu'il commandât ses troupes, lui en ôta le commandement et l'envoya à Prague en un exil honorable. Il fut remplacé par un général ha-

---

ment, vouloient le faire Empereur, ou du moins lui donner une couronne.

*) L'Archiduc Charles est très-riche, depuis l'héritage qu'il a fait des biens de l'Archiduchesse Christine de Saxe-Teschen, sa tante. Il fait néanmoins très-peu de dépenses pour sa personne, et a des dettes considérables, parce qu'il n'a cessé de s'épuiser pour soulager les besoins de l'officier et du soldat, dont la chétive paie, qui leur fourniroit à peine de quoi vivre en Hongrie, ne peut suffire en un tems où une longue guerre et une émission énorme de papier-monnoie ont fait renchérir tous les objets de premiere nécessité. Un lieutenant autrichien n'a que 22 florins d'empire, ou 45 livr. de France par mois, et ses rations de fourrage. On verra ci-après en quoi consiste la paie du soldat.

bile, il est vrai, mais hors d'état de prévenir les effets pernicieux des jalousies et des intrigues qui, dans le cours de toute cette guerre, avoient presque toujours eu lieu parmi les généraux autrichiens.

Le général de Kray, quoiqu'il se fût assez peu distingué dans les campagnes précédentes, a rendu en Italie, dans celle de 1799, de trop grands services pour qu'on ait dessein d'inculper ici sa conduite. J'avouerai cependant que, dans toute l'Allemagne, il passe pour être entaché d'avarice. Tout général autrichien reçoit chaque mois, selon son grade, une somme considérable pour en payer ses espions *). Mais on assure que *Kray* ne récompensa presque jamais les avis les plus importans, que par la plus chétive

*) Un général en chef reçoit ordinairement, pour un tel objet, trois mille florins d'empire par mois.

étrrenne *). Aussi ignora-t-il toujours les mouvemens de l'ennemi, tandis que les généraux françois n'épargnoient rien pour être instruits de tout ce qui se passoit dans l'armée impériale.

Quoi qu'il en puisse être de telles assertions, il est certain que les armées françoises furent étonnées de la facilité avec laquelle elles passerent le Rhin, au printems de 1800, ainsi que des mauvaises dispositions des généraux de l'empereur. En effet, *Kray* avoit à peine remplacé l'Archiduc *Charles*, qu'il dispersa le long du fleuve les forces que ce Prince avoit constamment tenu concentrées. Le seul régiment Suisse de Rovéréa, fort de quatorze à quinze cens hommes au plus, occupa une ligne de plusieurs lieues. D'immenses magasins étoient demeurés à Mem-

---

**) Une ou deux pieces de 24 Kreutzers; rarement davantage.

mingen et à Augsbourg: *Kray* en fit venir à Stockach une grande partie, dont l'ennemi ne tarda pas de s'emparer.

Mr. Wickham, Ministre et Commissaire britannique, qui s'étoit rendu à l'armée impériale *), communiqua à ce général plusieurs avis certains qu'il venoit de recevoir du prochain passage du Rhin par les François; mais il ne fut pas écouté. Un Suisse du Canton de Zurich, zélé partisan de l'ancien gouvernement, courut mille dangers pour apporter le même avis à Stockach. Il fut emprisonné comme espion; et l'on alloit lui appliquer publiquement cinquante coups de bâton, lorsque la nouvelle de l'approche des François retentit de toutes parts.

Il s'étoit fait constamment, dans l'armée autrichienne, tant de nuit que de

*) Ce Ministre, dans la déroute, perdit une seconde fois ses équipages.

jour, des patrouilles et des reconnoissances continuelles sur les bords du fleuve. Elles cesserent quatre jours avant le passage des François. Les troupes impériales furent surprises sur tous les points; et le général en chef, sans cesse contrarié par les généraux subalternes, ne put parvenir à rallier son armée, qui ne livra que des combats partiels.

Le comte *de Sztarray*, magnat de Hongrie, général dont l'Archiduc avoit été fort-mécontent *), commandoit l'aile droite. *Kray*, né petit gentilhomme hongrois, voulut visiter ses positions. L'orgueilleux magnat, prévenu de ce dessein, fit dire à son gé-

*) Dans toute cette guerre, ce général n'a rien fait de considérable. Vers la fin de 1799, à l'insu de l'Archiduc, il avoit conclu avec les François une trêve, au moyen de laquelle ils purent évacuer tranquillement Mannheim, où il leur auroit été impossible de se défendre, et d'où ils retirerent leur artillerie avec une grande quantité de munitions.

néral en chef, que, s'il osoit se montrer dans la division sous ses ordres, il le feroit chasser par ses laquaïs. De tels traits d'insubordination, ainsi que ceux de manque de courage, ont été fréquens parmi les généraux autrichiens; mais, dans toute cette guerre, ils n'ont pas été punis. Tout-au-plus a-t-on renvoyé quelques généraux avec une pension; ce qui est l'objet des desirs de la plupart, en un tems sur-tout où l'honneur n'est plus une récompense, et où c'est mal faire sa cour, que de s'acquitter de son devoir.

Qu'on joigne, à tout ce qui vient d'être exposé, le défaut total de troupes de réserve pour les armées d'Italie et d'Allemagne; l'oubli de faire garder le Milanois, où les François, en traversant la Suisse, pouvoient pénétrer si aisément; celui de garder des défilés où un petit nombre de troupes eût pu arrêter les armées les

plus formidables ; d'approvisionner le Tyrol, où, après l'envahissement de la Baviere par les François, les peuples et les troupes manquerent totalement de subsistances ; tant d'inepties peuvent-elles ne pas être l'effet d'un plan perfidement combiné pour perdre la monarchie Autrichienne ? Or, un tel plan, on l'attribue généralement à Thugut, qu'on assure être un Illuminé, et dont le principal Secretaire fut jadis celui du trop fameux comte de Mirabeau.

Beaucoup de personnes attribuent une série de fautes aussi énormes à l'influence de l'Impératrice ; mais c'est un bruit perfidement répandu pour achever de faire perdre au monarque l'amour et le respect de ses peuples. Cette souveraine ne s'est jamais immiscée dans les affaires du Gouvernement, pour lesquelles elle n'a même aucun goût quelconque. Elle se borne uniquement à remplir ses devoirs d'épouse et de mere ; et quoique denuée des frêles orne-

mens de la beauté, elle possede toute la tendresse de son auguste époux. *).

C'est encore à Thugut, ainsi qu'au comte de Lehrbach, **) qu'on attribue l'obstination avec laquelle, après les premiers désastres essuyés en Allemagne, le cabinet de Vienne a refusé de rendre à l'archiduc Charles le commandement de l'armée qui redemandoit ce Prince à grands cris. Ce ne fut qu'après la bataille de Hohenlinden, que la reine de Naples, s'étant jetée aux pieds de l'Empereur, lui apprit les nouveaux désastres qui venoient d'avoir lieu, et obtint que l'archiduc seroit renvoyé à l'armée. Cette souveraine étoit venue à

*) Ces calomnies ont néanmoins fait une telle impression, qu'elles ont altéré l'attachement des peuples pour leur auguste souveraine. L'impératrice a même éprouvé, de la part du public, diverses mortifications aussi navrantes que peu méritées.

**) On assure à Vienne, tant dans le public qu'à la cour, que des scenes très-vives ont eu lieu entre l'archiduc Charles et ce ministre.

Vienne, dans le dessein de faire les plus fortes représentations à l'empereur, et de lui ouvrir les yeux sur la conduite de son Cabinet. Les bruits les plus outrageans, perfidement répandus ; les préventions les plus injustes contre elle, l'avoient précédée tant à la cour que dans le public ; mais la dignité de sa conduite, son extrême affabilité et les grandes qualités dont elle est ornée ne tarderent pas à lui gagner tous les coeurs. Elle fut néanmoins long-tems à Vienne, sans pouvoir obtenir un entretien particulier avec son auguste gendre *).

---

*) La reine de Naples, comme la feue reine de France est une des Souveraines qu'on s'est le plus attaché à noircir, parce que, comme son auguste soeur, elle a un caractere rempli d'énergie. Elle a fait les délices du peuple de Naples ; et si elle a pris part aux affaires du gouvernement, la nation lui a applaudi. Quel bonheur c'eût été pour l'Italie, si tous les Souverains de ce beau pays eussent suivi les mêmes principes que le roi de Naples, qui vouloit qu'ils se

Lorsque ce monarque, l'été dernier, fut voir son armée retirée derriere l'Inn, les troupes se flatoient qu'il se mettroit à leur tête et qu'elles combattroient sous ses yeux. Elles ne demandoient qu'à être menées à l'ennemi, pour laver la honte de leurs dernieres défaites. Rien ne sauroit égaler le mécontentement qu'elles manifesterent, quand elles apprirent qu'il étoit reparti pour Vienne, après avoir acheté une prolongation de trêve, au prix de trois forteresses livrées aux François *). La nomination de l'archiduc Jean au commandement calma pour quelques jours le soldat;

réunissent tous pour soutenir la cour de Turin contre la France ! Inde odia, inde iræ.

A Vienne, déja long-tems avant l'arrivée de cette Souveraine, on l'accusoit, entre autres absurdes inculpations, de faire accaparer les especes d'or contre des billets de banque, à dessein de discréditer ce papier-monoie. Il est prouvé néanmoins que c'étoient principalement des juifs qui faisoient cet agiotage.

*) Philisbourg, Ulm et Ingolstadt.

mais l'officier se crut déja vaincu; et quand, en Décembre dernier, la guerre recommença, l'armée entiere s'attendoit aux désastres qu'elle ne tarda pas à éprouver.

On ne sauroit disconvenir que l'archiduc Jean ne réunisse les plus éminentes qualités et les plus grands talens. Plein d'activité, de bonté, il ne lui manquoit, pour égaler l'archiduc Charles dans l'art militaire, que de l'expérience. Quand il prit le commandement de l'armée, à peine avoit-il jamais vu dix bataillons de rassemblés; l'aspect d'un blessé, d'un mort, le faisoit pâlir. Or l'archiduc Charles avoit commencé sa carriere militaire, en servant comme simple capitaine de cavalerie.

Au surplus, les Suisses émigrés ne pourront jamais se trop louer des extrêmes bontés de l'archiduc Jean, non plus que du vif intérêt qu'en tout tems il a témoigné prendre à leur nation et à leur cause. Ce Prince s'étoit même tellement prononcé à

cet égard, que, dans le palais, on se permettoit de l'en plaisanter. *)

Le général de Lauer, qui commandoit sous lui, passe pour être un excellent ingénieur; mais il ne posséda jamais la confiance des troupes, et il fut mal secondé par les autres généraux. Moreau, qui s'étoit d'abord laissé battre à dessein, le 3 Décembre, l'attira dans les bois jusqu'à Hohenlinden, où les françois surprirent l'armée Autrichienne disposée comme ils auroient pu souhaiter qu'elle le fût pour la défaire sans aucune peine **) Aussi sa

*) Au dernier anniversaire de sa naissance, ce Prince trouva, parmi les présens qui, selon l'usage, lui furent envoyés en cette occasion, une collection de poupées, habillées selon les différens costumes usités en Suisse, avec des vers plus que burlesques sur ce sujet. En général, les Suisses sont peu aimés, peu estimés à la cour de Vienne.

**) Le village de Hohenlinden est situé dans une plaine unie, environnée de bois. Une large chaussée y conduit, en traversant la forêt l'espace de quelques lieues.

déroute fut-elle complette. Dans sa fuite, des peletons de conscripts, qui venoient de voir le feu pour la premiere fois, prirent des compagnies entieres. Aucun pont ne

---

Lauer s'engagea dans cette chaussée, sans avoir préablement fait fouiller les bois où la plus grande partie de l'armée françoise s'étoit masquée. Un paysan en avoit cependant averti le Général, qui méprisa cet avis. L'armée autrichienne alloit à peine entrer dans la plaine, qu'elle fut assaillie en dos, en flancs et en front; son artillerie devint inutile, et elle ne put faire que peu de résistance. Tout fut perdu, bagages, canons, munitions, même l'artillerie de réserve. L'archiduc Jean, enveloppé par l'ennemi, fût dégagé par deux régimens de hussards; celui des dragons de la Tour, que sa valeur a rendu célebre dans cette guerre, fut presqu'entiérement détruit. En un mot, cette déroute fût, sous tous les rapports, plus complette et plus ignominieuse que celle de Rosbach.

Les maisons du village de Hohenlinden furent, en cette occasion, criblées de balles; mais aucune n'a été pillée; et quoique les François eussent manqué de pain pendant un jour entier, aucun habitant n'a été maltraité par eux.

fut coupé pour arrêter les vainqueurs; et l'on vit fréquemment ceux-ci dédaigner de faire des prisonniers, et prescrire aux fuyards un tems fixe pour passer en leur présence les nombreuses rivieres qui arrosent ces contrées *). Dès lors la désorganisation fut telle, dans les débris de l'armée impériale, qu'on y voyoit les soldats menacer leurs officiers, les officiers insulter leurs colonels, et ceux-ci leurs généraux. Ce fut dans de telles circonstances, que la reine de Naples décida enfin l'Empereur à rappeller l'archiduc Charles.

Sans la paix, c'en étoit fait de la monarchie Autrichienne, où tout offroit à l'oeil

*) Dans cette déroute, les Autrichiens pillerent, brûlerent eux mêmes plusieurs villages, tant bavarois qu'autrichiens, tandis que les François épargnoient le pays autant que cela leur étoit possible. Aussi étoient-ils attendus par-tout comme des libérateurs; et les habitans disoient hautement, que, si l'empereur ne faisoit incessamment la paix, ils se joindroient aux françois contre les troupes impériales.

les symptômes d'une prochaine dissolution. Jamais, en de si grands dangers, on ne vit prendre de plus fausses mesures. Quoique, pour être obéi, l'Empereur n'ait qu'à manifester sa volonté, au lieu de récruter les armées, on demanda des volontaires. Les villes et les communes en mirent sur pied un grand nombre, qui, bien payés, remplissoient toutes les auberges et les maisons publiques, tandis que le soldat, pauvre, mal vêtu, mal nourri, étoit méprisé, honni par eux. Du reste, ces volontaires avoient aussi peu d'envie de faire la guerre, que de se jeter dans le Danube. Peu d'entre eux auroient même pu supporter les fatigues d'une campagne d'hiver. Quand, en conséquence de la trêve que l'archiduc Charles eut le bonheur de conclure vers la fin de Décembre, la garnison autrichienne sortit de Braunau où l'on avoit mis environ quinze cens de ces volontaires, plus des deux tiers de ceux-ci étoient malades.

Sans cette trêve qu'obtint l'archiduc, et qui avoit été refusée à Lauer, les François pénétroient jusqu'en Hongrie.

Pour derniere ressource, on avoit appellé l'insurrection hongroise; c'est ainsi qu'on nomme la levée en masse de la nombreuse noblesse et des milices de la Hongrie. Les Hongrois, malgré leurs précédens sacrifices, malgré la mauvaise récolte qu'une horrible sécheresse, l'été précédent, avoit occasionnée dans leur pays *), accoururent à la voix de leur Roi. Leur premiere division fut de soixante-et-quinze mille hommes, dont trente mille marcherent du côté de Salzbourg et du Tyrol, et quarante-cinq mille furent cantonnés

---

*) On y avoit été cinq mois entiers sans voir ni pluie, ni rosée. Quoique, par l'effet de cette sécheresse, toutes les denrées fussent devenues fort-cheres, les divers bannats de Hongrie ne cesserent d'en faire partir des quantités très-considérables pour les armées impériales.

dans les environs de Vienne. Parmi ces derniers, ils se trouvoit trente mille hommes d'excellente cavalerie noble ; le reste consistoit en infanterie assez mal disciplinée, et parmi laquelle il s'étoit même manifesté quelques symptômes de mutinerie*). Outre ces troupes, on comptoit à Presbourg cinquante mille hommes prêts à marcher au premier ordre, et, dans le reste de la Hongrie, au-delà de deux cens mille qui n'attendoient également que l'ordre de se porter au secours de l'Autriche. Quelles ressources, sous un maître guerrier, auroit la monarchie Autrichienne ! **).

*) Plusieurs compagnies avoient refusé de franchir les frontieres du royaume.

**) Le grand Fréderic a dit fréquement, que, de toutes les puissances de la Chrétienté, l'Autriche est celle qui a le plus de force intrinseque. Depuis plus de deux siecles, ajoutoit-il, on s'est réuni pour la détruire; et cependant sa puissance n'a cessé d'augmenter au milieu des plus funestes revers.

Dans le tems même où la Hongrie faisoit de si généreux efforts pour sauver son Maître, le cabinet autrichien ne craignoit point de faire tout ce qui pouvoit mécontenter les Hongrois. On les gênoit dans leur commerce; on laissoit leurs troupes manquer de subsistances; on leur assignoit de mauvais quartiers. Divers généraux de cette nation, tels qu'un Jellachich, un Vukassowitz &c., qui avoient rendu les plus grands services, demeuroient sans récompense; et, dans la grande réforme de généraux opérée peu après le premier armistice conclu l'été dernier, on en avoit compris plusieurs qui étoient justement estimés des troupes, et particuliérement des Hongrois.

Les opérations financieres du Cabinet de Vienne n'ont pas été moins désastreuses. Malgré les subsides de la Grande-Bretagne, malgré les énormes dons gratuits que les provinces, les villes et les particuliers de

la monarchie ont fournis pour la guerre, malgré les grands revenus des mines, il a été émis un papier-monnoie dont la profusion a fait doubler le prix de toutes les denrées et marchandises. Les monnoies d'argent ont été altérées au point que leur valeur légale surpasse d'un tiers leur valeur réelle. Vers la fin de l'année derniere, l'administration faisoit racheter tous les écus-neufs au coing de l'empereur, appellés couronnes-impériales, ainsi que leurs fractions, pour en frapper des pieces de douze et de vingt-quatre Kreutzers. Sur chacun de ces écus, valant deux florins et quarante-deux Kreutzers d'argent d'empire, la cour gagnoit un florin et quinze Kreutzers. Enfin, on refondoit jusqu'aux monnoies de cuivre, pour les alléger du tiers de leur poids primitif *).

*) Les François, pendant leur séjour en Autriche, ont refusé de prendre ni billets-de-banque, ni aucune de ces pieces de 12 et de 24 Kr., en payement

C'est maintenant le lieu d'examiner quels effets la conduite du gouvernement autrichien a pu produire sur le caractere des divers peuples qui lui sont soumis, ainsi que sur les dispositions générales des habitans de l'Allemagne. Ce développement exige un chapitre séparé.

CAPITRE VI.

Dispositions générales des habitans de la monarchie Autrichienne et des diverses contrées de l'Allemagne.

Quand on considere l'énergie avec laquelle, dans le dix-septieme siecle, les Allemands s'opposerent aux usurpations de *Louis XIV*, et le peu de patriotisme et d'honneur national qu'ils ont manifestés dans leur derniere guerre contre la France,

---

des contributions qu'ils avoient imposées sur les habitans. Ils en ont agi de même dans le Tyro

on ne peut se déguiser à quel point cette nation a dégénéré. Ce seroit néanmoins être injuste, que de faire dans la même étendue un tel reproche aux habitans des Etats-héréditaires de l'Empereur d'Allemagne.

Ces peuples, naturellemen patiens, religieux et guerriers, habitant un sol fertile, furent de tout tems attachés à leurs Souverains, dont le doux gouvernement pesa rarement sur eux, même dans les crises les plus dangereuses. Ces sentimens, perpétués pendant une longue suite de générations, paroissent ineffaçables. L'histoire ne rappelle presqu'aucune révolte qui auroit éclaté en Autriche; celles qui ravagerent la Boheme eurent la religion pour objet; et les Hongrois ont été et seront toujours le plus ferme appui de la puissance de leurs Maîtres, tant que ceux-ci sauront respecter la constitution et les usages de cette nation fidelle, valeureuse et géné-

ralement trop peu connue. On a vu, pendant la guerre actuelle, de la fermentation, des conspirations même, dans diverses parties de la Hongrie; mais elles n'ont guere eu lieu que dans des villes peuplées principalement d'étrangers; et peu d'indigenes y ont pris part.

A cette nation près, les habitans des Etats Autrichiens sont ce que les fait leur monarque, dont ordinairement ils prennent le caractere. Les grandes villes se ressentent néanmoins de cette corruption générale de moeurs qui a déshonoré le dix-huitieme siecle. Le sigisbéat s'y introduit; la mollesse et tout genre de débauches s'y montrent à huis ouverts, sur-tout parmi la noblesse que le moyen-état s'efforce d'imiter dans ses vices comme dans son luxe. Quant au commun peuple, il est, sous bien des rapports, préférable à celui des nations les plus policées de l'Europe. Le vol, le brigandage et les grands crimes

sont rares, sur-tout en Autriche; il ne s'en commet guere que par des déserteurs ou par des étrangers. Cette claſſe d'hommes, qui y forme le *bas peuple*, n'a rien de commun avec celle qu'ailleurs on désigne sous le nom de *populace*.

Un air général d'aisance distingue les habitans de l'Autriche de ceux de la plupart des autres contrées de l'Allemagne. La mendicité y est rare. Les habitans des campagnes se font un devoir de soulager ceux que de malheureux événemens ont plongés dans l'indigence; et l'industrie, encore dans sa naissance, offre aux habitans des villes une ressource assurée contre la misere. Peu de pays, d'ailleurs, sont mieux cultivés; par-tout on trouve des habitations champêtres fort-rapprochées, et environnées des plus riches cultures. Malgré les pertes immenses d'hommes qu'ont entraînées les dernieres guerres contre les turcs et contre la France,

on n'apperçoit nulle-part aucune dépopulation ; et les villes, les bourgs et les campagnes offrent à l'oeil une jeunesse florissante et nombreuse.

Ces heureuses dispositions de la généralité des habitans de l'Autriche, sont toutefois moins l'effet du sentiment, que celui des circonstances et d'anciennes habitudes. La facilité que tous ont de subvenir à leurs besoins les rend peu industrieux; et ils sont à cet égard infiniment plus reculés que les habitans du nord ou des parties de l'Allemagne voisines du Rhin. La nobleſſe elle-même, quoique riche, est peu instruite; les plaisirs de la table absorbent la plus grande partie de son temps; et, comme c'est elle qui remplit presque toutes les charges considérables et qui donne le ton au reste de la société, sous un gouvernement ferme et actif, l'administration sera excellente; se relâche-t-il, tout tombe dans l'apathie.

Sous Marie-Thérese, plus encore sous Joseph II, tout employé civil ou militaire étoit sévérement puni de la moindre négligence dans ses devoirs. Aujourd'hui, que la même vigilance n'a plus lieu, tout a changé à cet égard. D'énormes abus se sont introduits dans toutes les branches de l'administration. On se plaint de la partialité, de la vénalité de la justice; de la négligence de la police; quiconque montre du zele, se rend ridicule; souvent même il s'attire des persécutions.

Toutes les feuilles publiques ont annoncé la nouvelle du grand incendie qui, l'été dernier, éclata à Lintz. D'après la gazette de cette ville, elles ont répété que, sans la sage conduite du gouverneur, du magistrat, des habitans et de la garnison, la ville entiere auroit été la proie des flammes. Qu'il me soit permis d'en rapporter ici les véritables circonstances.

Ce fut le dimanche, 17 Août, vers les six heures du soir, qu'on apperçut, au toît du château de Lintz qui domine la ville, d'abord une légere fumée, à laquelle succéderent bientôt des flammes. Le feu, pendant un quart-d'heure, fut peu considérable, et fort-peu d'eau eût suffi pour l'éteindre; mais personne ne donnant des ordres à cet effet, au bout d'une demi-heure, le toît entier fut embrasé, et les flammes gagnerent successivement tout le château.

Ce magnifique édifice servoit d'hôpital pour les blessés, et l'on y en comptoit environ quatorze cens, dont la plupart l'étoient griévement. Il étoit gardé par un détachement d'infanterie, dont les officiers, ainsi que les personnes employées auprès de ces malheureux, ne s'occuperent que de sauver leurs propres effets, employant leurs soldats à ce travail. On ne vit venir ni le gouverneur, ni aucun magistrat, ni

pompe à feu. Il se rassembla néanmoins, auprès du château, divers officiers de la garnison et un nombre assez considérable d'habitans dont la plupart n'avoient été attirés que par la curiosité. On parvint à sauver environ huit cents blessés ; le reste expira dans les flammes. Jamais je ne me rappéllerai sans frémir les cris plaintifs et déchirans de ces infortunés.

Le même soir, le feu éclata à l'hôtel des Etats de Haute-Autriche, ainsi que dans une maison d'une rue située en-dessous du château. On eût également pu l'éteindre d'abord avec facilité ; mais, personne n'y songeant, rien n'arrêta les progrès du triple incendie.

On fut avertir le gouverneur. Il ne voulut recevoir personne. *Que m'importe?* dit-il à ses gens. *Cette maison-ci n'est pas à moi. Dites que je suis malade. Je veux*

me coucher. Si le feu s'approche, vous m'en avertirez. *)

On amena enfin des pompes-à-feu; mais la plupart se trouverent sans boyaux; et, dans les autres, ils étoient hors de service. Les pompes de la ville ne furent donc d'aucun usage; et ce ne fut que le lundi au matin, qu'on songea à en faire venir du voisinage.

On ne croira cependant jamais quelles furent l'apathie, la barbare insouciance des habitans. Le moindre nombre se portoient au secours des malheureux incendiés; seulement quand le feu s'approchoit d'une maison, ceux qui l'habitoient songeoient à sauver leurs effets.

---

*) J'avoue que ce gouverneur, génér de B...ch, a été cassé, et le magistrat fort-reprimandé par la cour, pour leur mauvaise conduite en cette occasion.

Les habitans des quartiers de la ville éloignés du feu, de même que ceux des faux-bourgs, couvroient stupidement les hauteurs voisines. *Ah!* s'écrioient plusieurs, *le beau spectacle; je voudrois bien qui durât toute la nuit.* D'autres disoient : *pour le château, c'est à l'empereur à le faire rebâtir; les états pourront, s'ils le veulent, faire reconstruire leur hôtel; quant aux particuliers incendiés, qu'ils s'arrangent comme ils le pourront.* Quelques habitans disoient aussi : *Voilà un des fruits de l'armistice!*

Grand nombre d'oisifs couvroient également les places publiques, comme s'il se fût agi d'un divertissement. Plusieurs officiers hongrois, suisses *) &c., leur

*) Ces derniers étoient accourus d'Ottensheim, où se trouvoient l'hôpital et les magasins des suisses émigrés au service de la Grande-Bretagne, ainsi que plusieurs officiers et anciens magistrats de cette nation atachés au même corps-d'armée. Ottensheim est un petit bourg, à deux lieues en-dessus de Lintz.

reprochant leur apathie et les exhortant à secourir leurs concitoyens, *Messieurs les Officiers*, répondoient - ils, *si vous avez des maisons en ville, travaillez vous-mêmes; si-non, mêlez-vous de vos affaires.*

Le président de la régence, magistrat vraiment respectable, négligea de s'occuper du soin de sa propre maison, pour chercher à sauver celles des autres habitans. Elle fut incendiée. Aussi-tôt qu'on vit les flammes la dévorer, il fut l'objet de la risée générale.

O honte ! ô crime ! Les malheureux blessés, sauvés du château, languirent en plein air, toute la nuit et une partie de la journée du lendemain, sans couvertures, presque sans aucun secours. Ni le gouverneur, ni le magistrat, ni les habitans ne daignerent s'occuper d'eux, ou leur procurer des alimens. Plusieurs expirerent aux yeux de ces automates; et si le nombre n'en fut pas plus considérable, on le

doit à l'humanité des officiers suisses et hongrois, qui, pour leur procurer des secours, dépenserent tout l'argent qu'ils avoient sur eux.

Pendant tout l'incendie, qui dura environ trois jours, des militaires placés aux portes de la ville frappoient brutalement sur le peu d'habitans du voisinage qui accouroient au secours. Aucune commune n'envoya ses pompes à feu, avant d'en avoir reçu l'ordre *), et plusieurs de celles-ci se trouverent, comme celles de Lintz, hors de tout service.

---

*) En général, l'esprit de bienfaisance qui anime les campagnards de l'Autriche ne passe pas les limites de leur commune. Quand un incendie a éclaté dans un bourg, dans un village, les habitans des endroits voisins se bornent à dire : D i e u n o u s p r é s e r v e d' u n p a r e i l m a l h e u r ! Il ne leur vient point dans l'esprit de se porter au secours des malheureux incendiés, et aucune loi ne les y oblige.

Le mercredi, quand l'incendie eut pris fin, on rassembla dans la cour d'une grande maison une quantité considérable de poutres à moitié consumées ; mais on négligea de s'assurer si elles étoient entiérement éteintes. Le vent ranima le feu, et la maison fut totalement réduite en cendres.

Le château, avec environ six cens blessés et beaucoup d'objets précieux ; le magnifique hôtel des Etats, qui renfermoit les archives, les titres des créances sur l'Empereur, les chartres de la province et celles des villes ; le Bureau-Général des tabacs ; une très-belle église; plusieurs hôtels et des rues entieres ont été consumés dans cet incendie *). Plusieurs

*) Le jour qu'il éclata, un vent violent avoit soufflé sans interruption; mais il s'appaisa au moment où les flammes se manifesterent. Sans cette heureuse disposition de la Providence, le feu auroit infailliblement gagné un très-grand dépôt de poudres, ainsi que d'immenses magasins.

semaines après, une odeur infecte, qui s'exhaloit de dessous les décombres du château qu'on n'avoit pas encore déblayées, attestoit encore combien étoit grand le nombre des malheureux ensevelis sous ses ruines.

Tout annonce, au reste, que cet incendie, qui éclata presqu'en même tems en trois différens endroits, ne fut point l'effet du hazard. La malignité voulut d'abord attribuer ce désastre à deux officiers de l'état-major de l'armée du prince de Condé, arrivés le même jour à Lintz; on vouloit même les faire arrêter; mais, tout en se justifiant, ils le prirent sur un ton si haut, qu'on leur fit des excuses.

Ce qui confirme la conjecture que des incendiaires ont occasionné ce malheur, c'est que, dans la même semaine, le feu fut mis à une maison d'Ottensheim, contiguë à des magasins très-considérables qu'y avoit le corps-d'armée suisse à la

solde britannique. Il fut heureusement découvert à temps. Deux individus, arrivés le même jour dans ce bourg et qui avoient pris la fuite, furent arrêtés et conduits à Lintz. Ils étoient justement suspects; mais n'ayant pu être convaincus, on les relâcha après quelques semaines d'une rigoureuse détention.

En Juillet, deux incendies avoient éclaté successivement à Presbourg, et consumé au-delà de cent-cinquante maisons et de très-grands magasins. De tels désastres eurent également lieu, la même année, à Botzen, à Innspruck, et dans plusieurs autres villes où il se trouvoit des magasins militaires.

Les détails qu'on vient de lire peuvent donner une idée de ce qu'est devenu, sous le regne actuel, le gouvernement civil. L'administration militaire est plus mauvaise encore.

Pendant toute cette guerre, les troupes autrichiennes ont manqué presque toujours des objects les plus nécessaires pour le soutien du soldat. Celui-ci, quand il est en campagne, n'a que huit Kreutzers par jour et deux livres de pain. On lui retranche, de cette chétive paie, trois Kreutzers chaque jour, lorsqu'il est en cantonnemens. Il est néanmoins obligé de dépenser journellement un Kreutzer et demi, pour ce qu'exige la propreté de ses vêtemens et de ses armes.

On lui fournit, chaque année, un équipement complet; mais ses vêtemens le couvrent à peine. Les fraudes des fournisseurs sont telles, que lorsqu'un habit a été porté pendant trois semaines, la doublure tombe en lambeaux comme une toile d'araignée, et que l'on voit le jour à travers l'étoffe. Les souliers durent à peine quinze jours *)

*) Il n'est que trop réel, que de semblables malversa-

Le pain qu'on fournit au soldat, il peut à peine l'avaler. Toutes les fois que les autrichiens ont vendu des magasins, on n'en a acheté les farines que pour en nourir les porcs ou la volaille. J'ai vu de ces farines où l'on avoit mêlé de la craie pulvérisée.

Rarement on accorde aux troupes quelque gratification pour leur soulagement: les jours de combat, le soldat ne reçoit ordinairement ni prêt, ni rations. Souvent même, lorsqu'on prévoyoit une bataille, les

---

tions, moins fortes cependant que chez les Autrichiens, ont eu lieu dans les magasins pour les troupes suisses à la solde Britannique. C'est la maison Juive Kaula, de Tubingue, qui avoit l'entreprise de ces magasins, où il s'est commis bien des abus. Ceux qui eurent lieu dans l'hôpital étoient plus crians encore : on ne sauroit cependant imputer de telles fraudes à aucun des officiers suisses. Celles qu'on se permit dans l'armée de Condé, quand elle eut passé au service d'Angleterre, ont été énormes.

armées ont manqué presqu'entiérement de vivres.

Les armées autrichiennes ont toujours été encombrées par une multitude de charroirs et de bagages superflus, qui gênoient tous leurs mouvemens. Leurs magasins, au lieu d'être sous la garde d'officiers d'une fidélité éprouvée, sont sous celle des entrepreneurs ou de leurs agens, qui ont intérêt à les faire perdre, puisque, s'ils tombent au pouvoir de l'ennemi ou que le feu les consume, ils en perçoivent également le prix et en fournissent de nouveaux. Une autre circonstance, dont je ferai mention ci-après en parlant des Juifs, pourra convaincre le lecteur à quel point les fournisseurs ont pu favoriser les succès des françois pendant tout le cours de cette guerre désastreuse.

Joseph II aimoit ses troupes; et, sous son regne, de même que sous celui de Marie-Thérese, l'état militaire étoit con-

sidéré. Il n'en est pas de même sous l'Empereur actuel. La richesse, des charges civiles ou des titres achetés donnent seuls de la considération ; l'officier et le soldat ne sont guere envisagés que comme des mercénaires ; et fréquemment on les traite avec dédain, sans qu'ils osent s'en plaindre, tant ils sont peu soutenus par le gouvernement. Des majors, des capitaines, qu'on a mis en quartier chez de riches particuliers, même chez des Seigneurs, sont souvent contraints d'y coucher sur de la paille.

Tant de causes réunies de découragement ou de dégoût rendent les militaires autrichiens à-peu-près indifférens sur le bien général de la patrie et du service de leur Souverain. C'est malgré eux qu'ils combattent ; mais ils tiennent ferme. Sont-ils heureux, *tant mieux*, disent-ils naïvement, *la paix s'en fera d'autant plutôt*, sont-ils vaincus, *peut-être*, disent-ils alors,

est-ce un bonheur; sans cet échec, la paix auroit pu tarder encore bien long-temps.

En général, une victoire n'excite en eux aucun enthousiasme, aucun zele; et une défaite n'humilie ni le général, ni l'officier *). Le simple soldat autrichien a à cet égard plus d'honneur que ceux qui le commandent et qui le maltraitent.

Les particuliers de tout rang ignorent également ce que c'est que l'amour de la patrie. Ils ont offert, dans le cours de cette guerre, des dons gratuits considérables, auxquels néanmoins le patriotisme a

---

*) En général, les officiers autrichiens ont peu d'honneur, et aiment peu leur vocation. Cela se remarque jusques dans leurs assemblées particulieres. Chez les prussiens, chez les françois, les entretiens, dans de telles assemblées, ont la guerre pour objet, et sont une excellente école pour de jeunes militaires; chez les autrichiens, il n'y est guere question que de jeu ou de débauche.

eu moins de part que l'ostentation. Les états de la Haute- et de la Basse-Autriche, de même que la noblesse en général, ont fort-peu soutenu leur souverain.

Ce qui vient d'être dit des habitans de l'Autriche, peut s'appliquer généralement, à de légeres nuances près, à ceux de la Boheme et de la Moravie. Quant aux tyroliens; quoique la conduite de la guerre contre la France les ait fort-mécontentés, l'empereur trouvera toujours en eux des sujets fidelles et invincibles dans leurs propres foyers.

Les Italiens du territoire Vénitien que l'Autriche a acquis depuis peu, ennemis des Allemands comme des François, trahiront toujours également le vainqueur et le vaincu.

Les habitans de la partie de la Pologne échue à la cour de Vienne, sont ceux dont elle doit avoir le plus de défiance. Ces peuples, qui gémissent de se voir effacés

de la liste des nations indépendantes, serviront avec ardeur tout ennemi de leurs nouveaux maîtres. Ils ont, dans toute la guerre, déserté par troupes des armées de l'empereur pour joindre celles des François. On sait quels grands services les légions polonoises ont rendus à ceux-ci dans les dernieres campagnes d'Italie, où les autrichiens et les polonois ne se faisoient réciproquement aucun quartier. On voit de grands seigneurs, des prélats même, servir dans ces légions comme officiers subalternes.

Dans le reste de l'Allemagne, les françois n'auroient pu desirer d'autres dispositions que celles qui y ont régné pendant la derniere guerre. L'habitant des campagnes seul n'a point dégénéré. Par-tout où les françois ont pénétré, il a desiré de les combattre; mais presque par-tout ses mains ont été enchaînées, soit par ses souverains, soit par ses magistrats. D'ailleurs,

dans la campagne de 1800, il a été vexé également par les autrichiens et par les françois.

On ne sauroit sur-tout trop déplorer le sort des habitans de diverses parties de la Suabe et des Cercles du Rhin, qui avoient pris les armes et formoient une barriere respectable contre les incursions des françois. Soutenus d'un petit nombre de troupes, ils combattirent presque toujours avec autant de succès que de bravoure. Après les malheurs que les troupes impériales essuyerent dès l'ouverture de la derniere campagne, ils ont été abandonnés à l'ennemi, et exposés à tous les effets de son ressentiment. Il les a néanmoins traités en vainqueur généreux.

Si la levée en masse des habitans des parties de l'Allemagne voisines du Rhin eût été générale, il est probable que les françois n'y auroient jamais pénétré bien avant. Mais la conduite du cabinet de Vienne et

celle de ses généraux furent toujours trop équivoques, pour que la plupart des Princes d'Empire osassent adopter une telle mesure, qui pouvoit attirer les plus grands malheurs sur eux et sur leurs sujets.

C'est ce dont, entr'autres, l'Electeur Palatin-de-Baviere et le Duc de Wirtenberg ont fait, l'année derniere, une triste expérience.

D'ailleurs, aux campagnards près, l'esprit révolutionnaire a fait de très-grands progrès dans la plus grande partie de l'Allemagne. Dans le cercle de Baviere, dans la Suabe, et même en Franconie, il dominoit parmi la noblesse et parmi les bourgeois *). Les individus de ces classes n'osoient témoigner du patriotisme. Dans

---

*) On regardoit en Allemagne la cour de Londres, comme la seule cause de la continuation de la guerre, et l'on ne vouloit pas voir que, sans les subsides de l'Angleterre, la plus grande partie de l'Empire ger-

les villes impériales, la gallomanie étoit une rage, sur-tout parmi les habitans de la religion protestante.

On sait qu'un grand défaut de la nation allemande fut toujours d'être en général trop portée à imiter ce qui la frappe. Il est certain que le mépris manifeste que faisoit le Grand-Fréderic de la religion et des moeurs, a porté, sur-tout dans l'Allemagne protestante, où l'on est plus instruit et plus susceptible des égaremens de l'enthousiasme, un coup funeste à tous les liens sociaux. Il est même à craindre qu'un jour la monarchie Prussienne n'en éprouve de funestes secousses.

---

manique auroit été conquise ou révolutionnée. Les Allemands haïssent aujourd'hui les Anglois plus que ne le font les François. Mr. Wickham a éprouvé beaucoup de désagrémens dans diverses villes de la Suabe, où, sans la présence des troupes impériales, on lui auroit défendu de séjourner.

Jamais, en effet, la licence des moeurs ne fut portée, en France ni en Italie, au point où elle l'est dans les états prussiens d'Allemagne. Le déisme et les principes révolutionnaires sont enseignés dans toutes les universités; le socinianisme est prêché dans beaucoup de chaires, tandis qu'on ferme la bouche à l'ecclésiastique qui prêche un christianisme pur.

La littérature n'est plus en Allemagne ce qu'elle y étoit il y a vingt à trente ans. On n'y lit généralement que des romans de chevalerie ou des pieces de théatre, qui, traduites en françois, ne soutiendroient pas la lecture; j'ai vu représenter des comédies où l'on combattoit le respect que les enfans doivent à leurs peres et à leurs meres. Les écrits les plus irréligieux, les plus opposés au bon ordre, se publient ouvertement dans les états Prussiens.

La fureur jacobine y est telle, qu'un émigré, françois, suisse ou brabançon,

les traverse difficilement sans essuyer des mépris. On insulte même jusqu'aux voyageurs lyonnois et d'autres villes de France, qui, jadis, oserent résister au terrorisme. Les troupes seules maintiennent encore les peuples dans le devoir; mais, si les circonstances obligent la cour de les rassembler, les étrangers, qui en forment une partie considérable, déserteront en foule, et il éclatera de funestes soulévemens sur tous les points, principalement dans les provinces Polonoises *). Puissent d'aussi tristes augures ne se réaliser jamais!

Les états de Baviere se sont opposés à ce que l'Electeur fournît son contingent

---

*) Dans la plupart des provinces Prussiennes, le peuple chante ouvertement une chanson jacobine, dont le refrein est: vive le roi! vive la république. Cette chanson a servi déja de signal à divers mouvement populaires, qui ont éclaté à Berlin, à Breslau etc.

pour la derniere campagne ; *) ils ont néanmoins obéi, et les troupes bavaroises ont combattu avec une bravoure digne de leur ancienne réputation **). Dans le duché de Wirtenberg, les états, non contents d'empiéter journellement sur l'autorité de

---

*) Quand les François entrerent à Munich, ils y trouverent un arsenal considérable que la régence auroit pu sauver; mais il n'avoit été donné aucun ordre à cet effet. On avoit même poussé la complaisance à l'égard des François, au point qu'à leur approche on n'osa tirer de cet arsenal les fusils nécessaires pour armer dix-huit cens recrues nouvellement levés, qu'on obligea de joindre sans armes les troupes bavaroises qui se trouvoient dans l'armée de l'empereur.

**) Elles étoient commandées par le comte de Deux-Ponts, très-bon général. L'Electeur actuel a aboli, parmi ses troupes, de grands abus qui avoient eu lieu sous le regne de son prédécesseur, où toutes les places d'officier étoient vénales. Pour trois mille florins, sous Charles-Théodore, on pouvoit être capitaine effectif, et pour dix-huit cens florins, lieutenant.

leur souverain, ont favorisé de tout leur pouvoir les desseins de la France. Ils ont même offert à celle-ci quinze mille recrues, tandis qu'ils en refusoient quatre mille six cens au Duc. Pendant le cours de la guerre, ils firent intercepter plusieurs dépêches de l'archiduc Charles et d'autres généraux autrichiens. Ils en garderent les originaux, comme de précieux titres à la bienveillance des François, dans leurs archives où ces documens de perfidie furent trouvés vers la fin de 1799. Cette découverte donna lieu à une procédure qu'interrompirent les progrès des françois au printems de 1800.

En 1796, lors de la retraite de l'armée autrichienne du Rhin, quelques-uns de ses traîneurs furent tués par des habitans de Stuttgard: une vivandiere fut même dépouillée nue et chassée à coups de fouet hors de la ville. Plusieurs corps des troupes de Suabe firent feu sur les troupes impériales, qui se virent contraintes de les

désarmer. On pourroit remplir des volumes entiers, de traits qui prouvent le peu de patriotisme que les Allemands en général ont montré dans cette guerre. Ils ont de même manifesté fréquemment la plus grande malveillance envers les étrangers qui combattoient pour leur cause.

Le magistrat d'Augsbourg, entr'autres, a tenu une conduite bien indigne de lui, envers les émigrés françois et suisses. Deux régimens de ces derniers, Rovéréa et Bachmann, avoient sejourné dans cette ville pendant une partie des mois de Mars et d'Avril 1800. C'avoit été, pour les habitans, un avantage considérable, puisque chacun de ces régimens dépensoit au moins cinq cens louis par mois. Les Suisses avoient justifié, par leur conduite, cette réputation de bonne-foi et d'intégrité qui distingue leur nation parmi celles de l'Europe. Le régiment de Rovéréa, ayant, bien-tôt après, essuyé de très-grandes

pertes, ses blessés, qui étoient en grand nombre, furent envoyés à Augsbourg. On se flattoit qu'ils y seroient accueillis avec humanité; mais non seulement le magistrat leur refusa tout secours; il défendit aux habitans d'en recevoir ou d'en loger aucun. On voulut, en conséquence, les répartir dans les villages voisins; mais les préposés s'y opposerent. Les officiers impériaux eurent enfin la générosité d'admettre dans leurs hôpitaux ceux qui étoient blessés le plus griévement; les autres, au nombre de plus de quarante, furent envoyés à Lintz, où plusieurs ont péri des suites de leur mauvais traitement *).

On sait que, peu après l'ouverture de la derniere campagne, les François entrerent dans Augsbourg, où ils ne demeurerent d'abord que peu de jours. Il se trouvoit

*) Ils ont été traités, dans les hôpitaux de Lintz, d'une maniere vraiment barbare.

alors, dans cette ville, beaucoup d'émigrés françois, dont la plupart étoient dans l'indigence. Le général Moreau, dès le lendemain de son arrivée, fit visite à l'archevêque de Paris, qu'il chargea de remercier en son nom les émigrés de sa nation, de ce qu'ils avoient bien voulu se croire en sûreté dans une ville occupée par des troupes à ses ordres. Il lui remit en même tems une somme considérable pour être distribuée aux plus nécessiteux, et fit donner des passe-ports à tous ceux qui en demanderent pour la Suisse ou pour d'autres contrées.

Le magistrat d'Augsbourg fut bien éloigné d'une telle générosité. A peine les troupes du général Moreau étoient-elles sorties de la ville, qu'il en fit fermer les portes, et taxa chaque émigré, sans distinction, à un louis par tête, pour sa quote-part à la contribution que les François venoient d'imposer.

Les François ont encore trouvé, dans toute l'Allemagne, une classe particuliere d'amis, qui favorisera toujours avec zele toutes leurs entreprises. C'est des Juifs que je veux parler. Ce peuple, opprimé, avili depuis tant de siecles sur toute la surface du globe, n'a pu qu'être sensiblement touché de se voir admis, en France, à participer à tous les droits des autres citoyens. Il croit même voir, dans la nation françoise, une puissante protectrice, qui le rétablira un jour dans la possesion de la Terre-Sainte. Aussi n'est-il pas de Juif qui ne soit devoué à la France; et, avant le régime consulaire, les françois entretenoient, par le moyen des Juifs qui correspondoient en hébreu, des relations qui s'étendoient dans presque toute l'Europe et jusqu'au fond de l'Asie. C'est ce dont j'ai la plus entiere certitude.

Comme la plupart des fournisseurs des armées impériales sont des juifs, ils ont pu,

en différentes occasions, rendre aux généraux françois les services les plus importans, outre ceux de l'espionnage. On a du moins remarqué, que, les jours qui précédoient immédiatement les attaques des François, les troupes impériales et les auxiliaires ont fréquemment manqué de pain et de viande. A l'ouverture de la derniere campagne, le régiment de Rovéréa s'est trouvé, pendant six jours, dans le même cas. Les agens de la maison juive Kaula reçurent à ce sujet de violens reproches, mais ils ont trouvé le moyen de se blanchir.

CHAPITRE VII.

Corps-d'armée Suisse à la solde britannique.

L'envahissement de laSuisse par les François, et les moyens par lesquels le Directoire parvint à subjuguer une nation qui, pendant près de trois siecles, avoit versé tant de sang pour la France, avoient con-

vaincu toutes les personnes éclairées que la paix de Campo-Formio ne seroit qu'une courte trêve, pendant laquelle le Gouvernement qui régnoit alors en France prendroit des mesures pour porter le dernier coup à l'Autriche, la seule puissance continentale qui pût encore offrir un contrepoids à la sienne.

Les trésors et les munitions de la Suisse avoient servi à préparer l'expédition de Malte et d'Egypte, qui bientôt occasionna la ruine de la marine françoise dans la Méditerranée. Néanmoins, quelques mois après, les François conquirent la plus grande partie du royaume de Naples. On les vit en même tems rassembler de grandes forces en Alsace, en Suisse et dans le Nord de l'Italie. On s'attendoit cependant, qu'ils achéveroient la conquête de ce royaume, avant d'attaquer la cour de Vienne.

Celle-ci, parfaitement instruite des desseins du directoire, auroit pu, en se-

courant le roi des Deux-Siciles déconcerter les projets des François en Italie; mais il paroît, qu'assurée qu'ils ne tarderoient pas à envahir l'Allemagne, elle ne voulut point s'attirer, de la part de l'Empire germanique, le reproche d'avoir provoqué une nouvelle rupture.

En effet, dès le premier Mars 1799, les armées francoises entrerent en Suabe, et attaquerent sur tous les points les positions des troupes impériales. On sait quels événemens en résulterent.

La cour de Londres et la nation britannique avoient pris, aux malheurs des Suisses, la part la plus vive, la plus généreuse. L'indignation succéda à de tels sentimens, quand on connut les atrocités qui avoient accompagné ce forfait politique *).

*) Mr. Mallet-du-Pan fut des premiers à les faire connoître, dans son Essai historique sur les événemens qui ont occasionné la des-

C'est un fait, que la conduite de la France à l'égard de la Suisse n'a pas peu contribué à réunir en Angleterre tous les esprits, et à y déjouer les efforts des agitateurs.

Depuis le regne d'Elisabeth, il existoit entre l'Angleterre et les Cantons protestants de la Suisse, un traité par lequel la Cour de Londres s'engageoit, au cas où une puissance étrangere attaqueroit ces Cantons, de leur fournir un secours considérable entretenu à ses frais. Ce fut en vertu de ce traité, que le cabinet de St. James résolut d'entretenir un corps de

---

truction de la confédération et de la liberté helvétiques. Cet écrivain célebre est mort à Londres, où quelques traits échappés à sa plume au sujet de la cour de Berlin lui avoient attiré bien des désagrémens.

L'ex-général Danican a aussi donné, dans sa Cassandre, beaucoup de détails sur les malheurs de la Suisse.

troupes destiné à joindre celles de l'empereur, et composé principalement de Suisses *).

Des individus de divers cantons Suisses, de tout rang et de tout état, dans l'espoir que la plupart des puissances de l'Europe s'intéresseroient pour la délivrance de leur patrie, avoient joint, au nombre de plusieurs centaines, les principaux membres et chefs des gouvernemens naguere renversés. Ils avoient été portés à cette émigration, tant par ces magistrats mêmes, que par le desir de voir rétablir des loix constitutionnelles auxquelles eux et leurs peres avoient dû si long-tems leur prospérité.

*) Le cabinet Britannique a promis solemnellement, aux principaux Suisses émigrés, que jamais il ne cherchera à se rembourser des dépenses faites pour ce corps-d'armée, sur les sommes que divers gouvernemens et particuliers de leur patrie ont placées dans les fonds anglois.

Quoiqu'accueillis et tolérés secrettement par l'Autriche, ils ne laisserent pas d'essuyer bien des traverses. Les commissaires britanniques, qui avoient encouragé cette émigration, refuserent d'abord de pourvoir à leurs besoins; et ce qu'ils avoient apporté d'argent fut bientôt consumé*). Les chefs épuiserent tous les moyens en leur pouvoir, pour le soutien de ces malheureux; l'Abbé de St. Gall fournit, seul, pour cet objet, huit mille florins d'empire; leur pénurie ne cessoit néanmoins d'augmenter; mais les commissaires britanniques persistoient dans leurs refus. Ils ne consentirent à solder ces malheureux Helvétiens, qu'après que les chefs

---

*) Cette conduite des commissaires britanniques ne peut se croire, Que diroit-on, si l'on savoit qu'un corps entier d'artillerie, ayant voulu depuis passer dans le corps-d'armée Suisse à la solde britannique, les plénipotentiaires refuserent de le recevoir ?

eurent menacé de passer avec eux aux service de la France, et de combattre à outrance pour elle.

Sans ces premiers obstacles, il est vraisemblable, qu'au moyen des intelligences qu'on avoit dans l'intérieur de la Suisse, on eût pu, dès les commencemens, réunir sur le territoire Autrichien plusieurs milliers d'individus de tous les Cantons, auxquels la cour de Vienne permettoit de subsister sans éclat dans divers districts de la Forêt-Noire. Quand la guerre eut recommencé, on forma, du premier rassemblement, le régiment de Rovéréa. Successivement on mit sur pied ceux de Bachmann, de Salis et de Courten, ainsi qu'une légion de volontaires sous les ordres de Mr. de Mannagetta *). Le général de Bachmann,

---

*) Le régiment de Bachmann, seul complet au printems de 1800, étoit fort de deux mille hommes; Rovéréa, de quatorze à quinze cens; Salis, d'envi-

frere de celui qui périt si malheureusement à Paris en Août 1792, fut nommé commandant en chef de ce petit corps de troupes. Vers la fin de 1799, une légion sous les ordres de Mr. de Paraviccini, ne pouvant se compléter, fut incorporée dans Salis.

On forma, en outre, les cadres de deux autres régimens, que devoient commander deux excellens officiers, Mrs. les colonels de Reding et d'Andermatt; mais ces Corps

---

ron treize cens; Courten n'en a jamais eu cinq cens; Maunagetta, quatre cens au plus.

Les officiers de ce corps - d'armée ont été fort choqués d'un article qui se trouve dans un code militaire qu'a rédigé le colonel de Salis. Le voici traduit mot pour mot de l'allemand : Tout officier, qui commettra des vols ou des brigandages, sera envisagé et puni comme voleur et comme brigand. Ce code a été lu à tous les soldats, qu'on avoit fait mettre sous les armes pour l'entendre.

sont toujours demeurés au nombre des choses possibles. Mr. de Paraviccini reçut complétement sa démission, au printems de 1800. Il avoit beaucoup d'ennemis.

Mr. l'ancien Avoyer de Steiger étoit l'ame de ce petit corps d'armée, et le point de ralliement de tous les Suisses émigrés. Tout en cimentant l'union nécessaire entre les divers chefs, indigenes de cantons souvent rivaux et presqu'étrangers les uns aux autres, il étoit leur intermédiaire près les commissaires Britanniques, et son nom seul animoit le zele du dernier des combattans. Tous l'ont pleuré avec amertume.

Après la prise de Zurich par les Autrichiens, ce digne magistrat s'étoit rendu dans cette ville. L'empereur, le roi de Prusse, et plusieurs Princes d'Empire lui avoient donné, depuis son émigration, toutes les marques d'une considération aussi flatteuse que méritée. Il en fut comblé par l'archiduc Charles. Après l'éloigne-

ment de ce Prince qui s'étoit porté sur Mannheim, les généraux russes s'efforcerent à l'envi de lui témoigner du respect. Je n'entreprendrai point de faire ici l'éloge de ce grand homme, à qui d'ailleurs plusieurs écrivains, entr'autres Mr. Mallet-du-Pan, ont payé ce juste tribut.

La santé de Mr. de Steiger, fort-chancelante déja avant qu'il s'éloignât d'une patrie qu'il avoit servie si long-tems, paroissoit s'être raffermie au milieu de ses malheurs *). Pendant la campagne de 1799,

---

*) Ce magistrat avoit toujours été l'un des plus éclairés qu'eût eu jamais l'état de Berne. Souvent il prit le parti des sujets lésés ou malheureux: on peut lui appliquer ce vers de Voltaire: Le pauvre alloit le voir, et revenoit heureux. Il paroît cependant, que, se survivant à lui-même, il étoit outré dans les principes qu'il avoit généreusement professés. D'autre part, il paroît aussi, que les circonstances où il se trouva, peu avant la prise de Berne par les troupes du Directoire de

Il fut souvent au milieu des armées; néanmoins les personnes qui l'avoient vu fort valétudinaire avant qu'il quittât Berne, étoient étonnées de revoir en lui les forces du moyen âge, qu'annonçoient sa démarche ferme et sa vivacité.

La triste issue de la bataille de Zurich fut pour lui un coup atterrant, dont il ne put se relever. Ce ne fut que malgré lui qu'on put l'arracher de cette ville, au moment où les russes furent contraints d'en fuir : il vouloit y mourir. Il tomba malade à Lindau, d'où on le conduisit à Augsbourg. Un affoiblissement des nerfs annonça sa fin prochaine; il fut plusieurs jours sans connoissance; enfin, il expira le 3 Décembre de la même année.

Depuis bien des années, on n'avoit pas vu à Augsbourg, des funérailles aussi so-

France, ont été si délicates, que tout homme en place, qu'elles qu'eussent été ses lumieres, ne pouvoit que faire des fautes.

lemnelles que celles qu'on fit à ce respectable magistrat. Le régiment de Rovéréa, le colonel à sa tête, précédoit le cercueil, devant lequel on portoit les marques de l'Ordre de l'Aigle-Noir et de la dignité dont le défunt avoit été revêtu. Il étoit suivi de ses deux neveux, Mrs. de Steiger et Muttach. Mr. Wickham, ministre plénipotentiaire de la Grande-Brétagne, soutenoit un des pans du drap mortuaire; et une députation du magistrat d'Augsbourg formoit le convoi, auquel assisterent aussi beaucoup de Suisses non-militaires et grand nombre de particuliers distingués de la ville. Une triple décharge du régiment, que répéta un détachement russe porté près du cimetiere avec de l'artillerie, annonça le moment où l'on confioit à la terre les restes précieux de cet illustre chef de l'Etat de Berne.

Revenons au corps-d'armée Suisse.

Mr. Wickham, au printems de 1799,

avoit été envoyé en Allemagne, avec le caractere de *ministre plénipotentiaire de sa majesté britannique près le corps helvétique et les ligues-grises, et commissaire de ce monarque près les armées alliées.* Ce ministre, au nom de son souverain, a nommé tous les Chefs et signé tous les brevets des Officiers, sur la présentation du colonel Sir John Ramsay, inspecteur-général de cette petite armée, et qui, en cette qualité, avoit remplacé le lord Crawfordt.

Le cabinet de St. James ne pouvoit choisir, pour une telle mission, des personnes plus zélées pour le service de leur maître, ni plus affectionnées à la cause des Suisses émigrés, que le sont Mr. Wickham et Sir John Ramsay. Ceux qui ont servi dans ce corps-d'armée leur doivent à cet égard une éternelle reconnoissance, de même que grand nombre d'autres Suisses, qui, sans avoir pu y être placés, ont été admis par eux à participer aux bien-

faits du roi de la Grande-Bretagne. Néanmoins, ils ont éprouvé ce qui ne peut manquer d'arriver à tout homme en place; ils ont fait des mécontents *).

On sait que, dans tous les services étrangers, souvent les divers corps Suisses ne pouvoient se souffrir, et que, pour prévenir les effets d'une telle antipathie, on laissoit rarement deux régimens de cette nation dans une même place. Une pareille circonstance a également eu lieu parmi les Suisses à la solde britannique; et, si les effets n'en ont pas été sensibles, c'est parce que les différens corps n'ont presque jamais été réunis.

Pendant le séjour que firent à Augsbourg les régimens de Rovéréa et de Bachmann,

---

*) Sur des plaintes portées contre eux au cabinet Britannique, des commissaires furent envoyés, au printems 1800, pour examiner leur conduite, qu'ils approuverent hautement.

il se donna un repas de corps, où quelques symtômes de cette aversion se manifesterent *).

Les Suisses émigrés virent avec peine plusieurs officiers étrangers servir parmi eux; quelques chefs de corps se sont plaints aussi de ce qu'on y plaçoit des offi-

*) Pendant le sejour des Suisses à Augsbourg et dans les environs, le lieu de rassemblement des officiers fut à l'auberge de l'Agneau-Blanc. C'est-là que logeoient aussi plusieurs employés des plénipotentiaires, de la crédulité desquels on se jouoit publiquement. ‹ Mr. W...., disoit l'un de ces aventuriers, m'envoie en Italie pour travailler de-là le midi de la France. Un autre disoit: moi je vais à ...., veiller à ce qui se passe. Un troisieme se vantoit d'avoir été fort-applaudi pour la fabrication d'une prétendue dépêche interceptée du gr. Consul au général Massena, dépêche qu'on a fait insérer dans plusieurs feuilles publiques d'Allemagne.

Cette auberge étoit néanmoins toujours remplie d'émissaires du directoire.

ciers qu'ils auroient préféré de ne pas avoir sous leurs ordres; d'autres se plaignoient de la hauteur de divers employés en sous-ordre, qui entouroient les plénipotentiaires; d'autres encore murmuroient de trouver ceux-ci inaccessibles; &c. &c. Plusieurs sont repartis justement mécontens, d'autres ingrats. La vérité m'arrache cet aveu.

Les régimens de Bachmann, de Salis et de Courten *) sont composés en grande partie de ces troupes suisses, qui, après la prise du Piémont par les François, avoient été contraintes d'entrer au service de France, et qui en ont déserté aussitôt

*) Ce dernier a été formé en Italie, où il est demeuré pendant presque toute la guerre. Le général de Melas lui ayant refusé un emplacement pour son dépôt, il a fallu que le magasin Britannique-Suisse d'Augsbourg lui fournît tous les effets d'armement et d'équipement nécessaires.

qu'elles ont pu le faire. Ils n'ont vu le feu que pendant la derniere campagne; et leur condúite a justifié cette réputation de bravoure dont les Suisses sont en possesion depuis tant de siecles. Celui de Rovéréa s'est comblé de gloire; mais il a essuyé les plus grandes pertes, dans les campagnes de 1799 et de 1800. Elles sont d'autant plus à regretter, que la plupart des soldats étoient des propriétaires aisés des cantons de Berne, de Fribourg et de Soleure. La valeur héroïque de ce régiment lui a attiré les applaudissemens les plus flatteurs de l'archiduc Charles, ainsi que de l'archiduc Ferdinand, qui, dans la derniere campagne, a voulu plusieurs fois combattre à sa tête. Après la bataille de Mœskirch, il étoit réduit à environ quatre cens quarante hommes; et, vers la fin de l'été, à deux cens seulement qui se trouvoient encore en état de porter les armes. En Janvier dernier, on attendoit à Vienne

tous les régimens Suisses à la solde britannique, qui devoient être cantonnés dans les environs.

Les suisses avoient cherché à se recruter dans la Suabe et dans la Baviere. Comme ils donnoient de bons engagements, et que leur solde et leurs rations surpassoient de beaucoup celles des troupes allemandes, ils firent beaucoup de recrues; mais la plupart de ces allemands ont déserté *). Bientôt il fut défendu, aux recruteurs Suisses, par les divers souverains du pays, d'engager d'autres hommes que de leurs compatriotes.

En général, la conduite des Suisses à

---

*) Une seule compagnie de Rovéréa, celle du capitaine Perset, a perdu par la désertion, en trois semaines, quarante-quatre recrues allemands.

En général, tout a concouru à inspirer aux émigrés Suisses un profond mépris pour la nation allemande.

la solde de la Grande-Bretagne a donné d'eux, dans l'empire germanique, des idées très-favorables. Comme leur réputation de probité étoit intacte et qu'ils payoient leurs logements et leur nourriture, on les préféroit aux soldats autrichiens. Vers la fin de la derniere campagne, le cabinet de Vienne a ordonné que tout officier suisse, qui voudroit prendre service dans l'armée impériale, seroit placé dans les mêmes rang et grade qu'il occupoit précédemment. On a donné, au général de Bachmann, le commandement d'un corps de cinq mille hommes qui ont été joints à son régiment; il s'est fort-distingué à leur tête. Le major Gatsched, jeune bernois, commandoit, en Décembre dernier, outre les débris du régiment de Rovéréa, une légion de huit-cens hommes, cavalerie et infanterie, avec plusieurs pieces de canon.

Dans l'espoir que les troupes françoises seroient chassées de la Suisse, les pléni-

potentiaires anglois avoient fait préparer, pour être remis à la disposition du corps-helvétique, un parc de soixante-quatre pieces d'artillerie, avec les munitions nécessaires, outre les armes, la bufféterie et les équipemens complets pour un corps-d'armée de seize mille hommes. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les principaux de ces objets ont été fournis à vil prix par les inspecteurs et commissaires de diverses places-fortes de l'Alsace. On peut juger par-là quelles malversations eurent lieu, en France, sous le regne du directoire.

Les magasins pour le corps-d'armée Suisse furent d'abord à Memmingen, à Augsbourg et à Neubourg. A l'approche des François, ils furent envoyés successivement à Ratisbonne *), à Straubing, à Vilshoven et

*) Un jeune officier à qui l'on avoit donné le commandement des barques, les quitta à Ratisbonne. Pendant une nuit entiere, tout y fut au pillage.

à Ottensheim, où ils séjournerent cinq mois. En Décembre, ils partirent de ce dernier endroit, et furent retenus quelques jours par les glaces à Grein, en-dessus du dangereux passage connu sous le nom de Stroudel. Un dégel inopiné les sauva. Quand ils quitterent Grein, les françois n'en étoient plus qu'à peu de lieues de distance; quelques heures plus tard, ces magasins étoient perdus. Ils arriverent enfin heureusement à Vienne, où l'on se proposoit de les vendre à qui voudroit les acheter *).

J'ai fait déja mention de divers abus

*) Ces magasins ayant été sauvés, les autrichiens auroient pu sauver également ceux qu'ils avoient sur les bords du Danube. Ce n'est pas exagérer, que de dire que plus de deux cens grosses barques en étoient chargées: elles remplissoient tous les amarrages à Passau, et à Engerszell, à Villeringen, Lintz, Matthausen, Tuln, Yps etc.; mais la plus grande partie tomberent au pouvoir des François, par l'effet des abus exposés page 127.

préjudiciables aux troupes, qui eurent lieu dans ces magasins ; mais ils furent peu considérables, en comparaison de ceux qui existerent dans l'hôpital helvétique, où la plupart des malades et des blessés ont été volés de leurs hardes et de leur argent. Il est inouï combien eurent à souffrir ceux qu'on avoit envoyés dans les hôpitaux autrichiens, où, plus encore que les soldats impériaux, ils ont enduré tous les effets de la rapacité des inspecteurs. Beaucoup sont morts de légeres blessures ou de maladies peu graves.

Cette circonstance, connue généralement des soldats, n'a pu qu'exciter parmi eux du mécontentement. On sait que, dans tous les services étrangers, le soldat Suisse, quoique mieux payé que l'indigene, fut toujours raisonneur et porté au murmure. Ceux à la solde britannique reçoivent par jour deux livres pesant de pain, une demi-livre de viande, neuf Kreutzers

de paie et deux de décompte pour l'entretien de leurs vêtemens ; chaque année, ils sont complettement habillés à neuf.

Quoique leur sort, à tous égards, soit infiniment plus doux que celui des autrichiens, les soldats suisses sont en général peu satisfaits de leur situation actuelle ; ceux sur-tout qui n'avoient jamais porté les armes pour une puissance étrangere, et qui se voient maintenant soumis à une sévere discipline, dont divers officiers étrangers augmentent beaucoup la rigueur. On a même exigé, des invalides, tant dans les hôpitaux que dans les divers magasins, un service plus pénible que celui des soldats en campagne. Aussi tous attendoient-ils avec ardeur l'époque où le terme de leur engagement leur permettroit de rentrer dans leur patrie.

Une autre circonstance a augmenté leur mécontentement. Pendant la campagne de 1799, les Suisses qu'on avoit contraints

de passer du service du roi de Sardaigne à celui de France, furent continuellement sacrifiés par les généraux françois; sans cesse aux avant-postes ou dans les ouvrages les plus exposés des places assiégées, ils avoient, en proportion de leur nombre, perdu beaucoup plus de monde que les troupes de la république *). En conséquence, ils n'ont point douté que le directoire de France n'eût dessein de faire détruire insensiblement la fleur des guerriers qui auroient pu défendre un jour leur patrie. Beaucoup de Suisses, tant chefs que subordonnés, ont attribué de semblables vues au cabinet de Vienne, dont la con-

*) Après la reddition de Mantoue, il ne sortit de la place qu'environ treize cens Suisses, de plus de trois mille qui s'y trouvoient lorsqu'elle fut investie : tous les autres étoient ou morts, ou dans les hôpitaux. On doit au colonel d'Andermatt d'avoir prévenu leur destruction totale.

duite, avant la retraite du Baron de Thugut, a pu donner, dans leur esprit, quelque poids à un tel soupçon.

On s'attendoit, qu'à la paix, les troupes Suisses à la solde britannique seroient licenciées; et que, dans ce cas, le plus grand nombre des soldats rentreroient dans leur patrie. Les feuilles publiques nous annoncent qu'elles doivent s'embarquer à Trieste, pour passer en Egypte. C'est pour la Suisse un malheur de plus; et ces braves gens seront vraisemblablement perdus sans retour pour elle. Hélas! nos malheurs ont déja coûté la vie à un si grand nombre de nos freres. Faut-il perdre encore ceux-là!

Si quelque circonstance les retenoit sur le continent de l'Europe, le gouvernement Helvétique ne sauroit se donner trop de soins, pour faciliter à ces malheureux les moyens de rentrer dans une patrie qu'ils n'ont quittée que dans le dessein de la servir, et qui a besoin de leurs bras. Mais

il doit chercher à prévenir qu'ils n'y reviennent égrenés ; sans quoi beaucoup tomberont infailliblement dans les pieges multipliés que leur tendront les recruteurs impériaux, ou ceux des troupes prussiennes et des divers souverains de l'Allemagne dont ils auront à traverser le territoire. Le gouvernement doit donc ne rien négliger, pour obtenir que ceux, qui voudront regagner leurs foyers, puissent faire leur route en détachemens plus ou moins nombreux, mais réunis *).

---

*) Si quelques soldats du corps-d'armée Suisse à la solde britannique se sont quelquefois montrés cruels envers ceux de leurs compatriotes qui combattoient pour la cause opposée, qu'on le leur pardonne. Les cruautés qu'ils ont exercées ont été uniquement l'effet de l'exaltation dans laquelle plusieurs chefs et officiers ne cessoient d'entretenir ces malheureuses victimes de leur attachement à la patrie. Tout officier qui eût entrepris de la modérer, n'eût point tardé à devenir suspect, ou à se perdre complétement,

Il étoit à prévoir, que beaucoup d'officiers suisses, qui avoient servi dans ce corps-d'armée, et trouvé dans le service britannique un réfuge contre les revers où la révolution a plongé un si grand nombre de familles opulentes, se laisseroient employer par-tout où leurs services pourroient être desirés; l'honneur, la reconnoissance leur en faisoient un devoir; d'ailleurs, quelles ressources auroient-ils pu trouver dans leur patrie? Mais de voir sacrifier, dans des climats aussi lointains, aussi meurtriers, un si grand nombre de nos compatriotes, c'est ce qu'on ne sauroit trop déplorer.

Mr. le colonel de Rovérea, mieux informé ou plus pénétrant que la plupart des autres principaux émigrés de notre nation, s'étoit constamment opposé à ce qu'on en attirât aucun hors de la Suisse. Il présageoit que la plupart seroient perdus inutilement pour la patrie. Il ne fut pas écouté; on

en a même fait un grief contre lui; et il a essuyé bien des désagrémens, tant de la part des plénipotentiaires que de celle de beaucoup d'officiers, qui ont cherché à lui donner mille dégoûts*). Sa foible santé l'a enfin obligé de quitter le commandement de son régiment, qui continue de porter son nom, et où il est extrêmement regretté du soldat. Mr. de Watteville lui a succédé en qualité de colonel-commandant. Le lieutenant-colonel est Mr. Wagner, très-brave officier, qui a reçu plusieurs blessures dans les deux dernieres campagnes.

---

*) Les mêmes rivalités qui avoient lieu jadis entre les villes d'un même canton, entre les familles distinguées d'une même capitale et entre les habitans des divers états de la Suisse, se remarquent dans ce corps-d'armée. En un tems où plus que jamais les Suisses devroient être un peuple de freres, tant dans l'étranger qu'au sein de la patrie, ils sont plus désunis que jamais. Quel triste présage pour l'avenir!

Il paroît que Mr. Weiss, ancien Bourgmaître de Zurich, a été dans les mêmes sentimens que Mr. de Rovéréa, et qu'à cet égard il a, comme lui, mieux pénétré les intentions secrettes du cabinet autrichien que ne l'avoit fait le feu Avoyer de Steiger. Il est certain que jamais il n'a voulu être membre de la *Commission - Helvétique*, à la tête de laquelle les plénipotentiaires desiroient de le voir.

Cette commission, qui, au reste, n'a jamais été réunie, devoit être composée des magistrats les plus distingués des divers Cantons qui se trouvoient dans l'étranger. Elle devoit être installée par un *ministre plénipotentiaire de la cour de Vienne près le Corps - Helvétique et les Ligues - Grises*, conjointement avec M. Wickham, qui étoit revêtu du même caractere. J'ignore cependant si le ministre autrichien fut jamais nommé.

On avoit déja préparé la déclaration de ces ministres, pour l'installation de cette

Commission *). Après un long exposé de tous les outrages et des vexations que les Suisses avoient essuyés de la part du gouvernement françois, ils protestoient que leurs Souverains respectifs n'avoient d'autre intention que de délivrer leur patrie de ses oppresseurs; de rétablir les gouvernemens sous lesquels elle avoit fleuri pendant tant de siecles, et lui rendre dans toute sa plénitude son ancienne indépendance. Ils ajoutoient, „ que, les armées „ impériales allant entrer en Suisse, et la „ mort de plusieurs magistrats rendant le „ rétablissement des gouvernemens de di- „ vers Cantons, sur leurs bases légales, „ impossible à effectuer sur-le-champ,

---

*) Elle avoit été composée, de même que les proclamations dont on va parler, par un patricien de Berne, qui avoit long-tems été employé à la chancellerie de guerre de l'archiduc Charles, dont il rédigeoit les bulletins.

„ ils avoient, par ordre et au nom de leurs
„ souverains respectifs, nommé une com-
„ mission composée de Mrs.... (ici étoit
„ placée la nomenclature des membres)
„ pour représenter provisoirement le corps
„ helvétique près les puissances étrange-
„ res, et rétablir les gouvernemens ren-
„ versés." Cette Commission, revêtue des
droits les plus étendus, étoit en outre au-
torisée à nommer son président, et à
s'adjoindre tels membres qu'elle jugeroit
à propos. La déclaration des ministres
finissoit par une invitation à tous les Suisses
de se réunir aux armées impériales, et
par de fortes menaces contre ceux qui ose-
roient leur résister.

Elle devoit être accompagnée de deux
proclamations de la Commission Helvétique.
La premiere n'étoit qu'une répétition des
griefs de la Suisse contre la France, déja
exposés dans un manifeste, publié en 1799,
au nom de tous les Suisses, par le feu

Avoyer de Steiger. Par l'autre, la commission annonçoit l'entrée des troupes impériales dans la Suisse, pour lui rendre son indépendance et y rétablir les anciens gouvernemens sur leurs bases constitutionnelles : elle ordonnoit de regarder ces troupes comme celles d'un puissant allié ; exhortant les citoyens à les joindre et à leur fournir tous les secours dont elles auroient besoin, et déclarant que ceux qui agiroient contre elles seroient envisagés et traités comme ennemis de la patrie. Il étoit ordonné, en outre, aux autorités existantes, de cesser leurs fonctions, et, aux magistrats et employés publics supprimés depuis la révolution, de reprendre celles qui leur avoient précédemment été confiées ; enfin, ceux qui avoient été chargés du maniement des deniers publics, devoient en rendre les comptes les plus exacts.

Au surplus, d'après les intentions que manifestoient la plupart des membres dési-

gnés pour former cette Commission, les gouvernemens des divers cantons respectifs devoient être rétablis sur l'ancien pied, en ouvrant néanmoins, aux individus qui s'en rendroient dignes, des voies pour devenir habiles aux magistratures suprêmes.

Avant de terminer ce dernier chapitre, qu'il me soit permis, par épisode, de faire mention du révérend pere Paul Stieger, capucin.

C'est ce singulier religieux, qui a commandé les habitans d'une partie du canton d'Unterwald, dans leur guerre contre les Francois; et il s'en est acquitté d'une maniere qui auroit fait honneur à un militaire vieilli dans le métier des armes. Sa tête étant mise à prix, il émigra, et fut joindre ensuite, en qualité d'aumônier, le premier rassemblement de Suisses formé dans la Forêt-Noire. Il assista depuis à plusieurs combats, se portant toujours au plus fort du danger. Un jour, le régi-

ment de Rovéréa ayant en face trois batteries chargées à mitraille, Paul Stieger, un crucifix à la main, se mit au premier rang. *Mes freres*, dit-il aux soldats, *suivez-moi seulement; aucun de vos cheveux ne sera atteint.* En effet, les batteries, dont les canons étoient pointés trop haut, furent emportées sans qu'elles tuassent aucun homme. Depuis ce moment, Paul Stieger a passé pour un saint dans l'esprit des soldats catholiques de l'armée Suisse, et même parmi grand nombre de soldats protestans *).

*) En général, il regne beaucoup de superstition parmi les soldats suisses, sur-tout parmi les catholiques. J'en ai vu grand nombre, qui avoient des talismans qui les préservoient d'être tués ou blessés dans les combats. On se garde bien de les guérir de tels préjugés. Ceci me rapelle ce qui m'est arrivé peu après la prise de Berne. Beaucoup de particuliers, dans les cantons de Lucerne et de Zug, m'ont demandé s'il étoit vrai que les François eussent des pieds de boeuf, des cornes au front, et que le diable les commandât en personne.

Quand on ne combattoit pas, on voyoit sans cesse ce religieux, dans les hôpitaux, soigner, consoler les malades et administrer les mourans, auxquels, sans distinction de religion, il promettoit la félicité éternelle. Fréquemment il leur faisoit apporter du vin, et plusieurs ont péri pour en avoir bu. Quelqu'un d'eux venoit-il d'expirer, *il n'est pas mort*, disoit Paul Stieger; *je l'ai seulement envoyé nous préparer des quartiers dans le ciel.* On l'empêcha néanmoins de les y envoyer ivres,

Il prêcha, enMay dernier, à Ratisbonne; et son sermon, qui étoit celui d'un enthousiaste hors de lui-même, attira l'attention de la police. Le magistrat pria Mr. Wickham de lui défendre la chaire, du moins dans l'enceinte de la ville. Enfin, au grand scandale et à l'extrême regret de tous les Suisses catholiques, Paul Stieger fut renvoyé avec la médaille d'honneur,

et un traitement de trente-deux Kreutzers par jour.

Un ecclésiastique du pays des Grisons, de moeurs irréprochables ; le même qui avoit indiqué aux impériaux les moyens de s'emparer du poste important du Luciensteig, avoit été long-tems à la suite de l'hôpital. Il en fut renvoyé avec une dureté marquée, mais bien injuste. Il est demeuré à Ottensheim. Depuis la retraite de Paul Stieger, les soldats morts à l'hôpital, catholiques ou protestans, ont été enterrés sans aucun honneur funebre ni cérémonie religieuse.

CONCLUSION.

Je viens d'exposer à mes concitoyens, des circonstances qui pourront les convaincre de la situation délicate où la patrie s'est trouvée à l'égard des puissances étrangeres, et combien étoient dans l'erreur les

différens partis, qui, depuis quelques années, se sont formés dans son sein.

Ceux qui vouloient que l'on se joignît aux puissances coalisées, et qu'on vengeât le sang de nos freres massacrés à Paris en 1792, ignoroient les dangers qu'ils attiroient sur elle, au milieu des intentions plus qu'équivoques des cours en guerre contre la France.

D'autre part, les Membres des divers gouvernemens, qui, pour ne donner à la France aucun ombrage, ont voulu qu'une timide politique guidât la conduite du Corps-Helvétique à son égard, et ont empêché qu'on prît à tems des mesures efficaces tant pour le maintien de la tranquillité dans l'intérieur, que pour mettre la patrie dans un état respectable de défense, sont convaincus aujourd'hui combien ils étoient abusés.

Ceux enfin de nos concitoyens, qui, égarés par l'enthousiasme que les nouveaux

principes françois avoient pu répandre parmi bien des personnes d'ailleurs estimables, ont cru qu'en des tems aussi critiques il falloit profiter des circonstances pour opérer une révolution, n'ont pas tardé à reconnoître leur erreur et à gémir de ses suites. Je ne parlerai point d'un petit nombre d'individus, qui, vils jouets ou instruments d'un gouvernement étranger, ont appellé ses troupes pour effectuer un bouleversement aussi désastreux. Les malheurs qui en sont resultés feront pour jamais leur supplice.

Cependant, les dissentions, auxquelles nos malheurs devroient mettre un terme, augmentent, se propagent de jour en jour dans plusieurs parties de la Suisse; les haines réciproques s'y enracinent de plus en plus; en divers endroits, on n'a pu prévenir que par la force des armes les funestes effets de la fermentation générale des esprits. Quelles suites doivent à la fin en résulter!

La patrie est perdue, elle demeure pour jamais asservie, si les citoyens, oubliant toutes leurs dissentions, tout ressentiment, tout esprit de parti et tout intérêt particulier, ne se réunissent au gouvernement, quel qu'il soit, quel qu'on puisse nous le donner.

On nous promet une prochaine constitution. L'histoire de tous les siecles nous prouve que les constitutions se font; qu'on ne les fait pas. Elles sont l'ouvrage du tems et de circonstances plus ou moins heureuses, telles qu'il a plu à la divine providance de les amener. Une constitution quelconque suffit pour faire le bonheur d'un peuple vertueux et vraiment attaché à sa patrie: l'égoïsme, la corruption des moeurs ont, de tout tems, renversé les gouvernemens appuyés sur les bases les plus solides et sur les principes les plus sages.

Le directoire de France ne regne plus;

le ministere autrichien est changé : leurs successeurs suivront des maximes plus justes, plus saines. Notre nation peut tout attendre d'eux; mais qu'elle ne présume point que le choix d'une forme de gouvernement dépendra uniquement d'elle. Qu'elle se convainque qu'un peuple, qui habite une contrée de médiocre étendue et qu'entourent de puissans voisins, ne se livre pas impunément à des troubles civils. Pour courir de tels risques, il faut qu'il soit ou très-puissant, ou renfermé dans un petit territoire, qui, si je puis me permettre ce terme, le rende imperceptible.

Par sa situation, la Suisse peut recouvrer un jour cette considération que ses troubles lui ont fait perdre. Placée entre deux puissances formidables, l'une et l'autre sont intéressées à ce qu'elle demeure indépendante, aussi-tôt qu'elle sera délivrée de troupes étrangeres et abandonnée à elle-même. Afin de hâter un moment

aussi desiré, tous les citoyens doivent se réunir, afin de prévenir qu'aucune des puissances qui nous avoisinent n'ait aucun motif plausible pour entretenir des troupes sur le sol helvétique.

Le gouvernement représentatif, introduit en France avec tant de solemnité, a été détruit en un moment; la déclaration *des droits de l'homme*, base de ce gouvernement, y est oubliée. Le gouvernement actuel de la France verra-t-il de bon oeil, chez une nation voisine, l'établissement d'un gouvernement populaire, qui, par sa nature même, ne peut jamais être que précaire et peu respecté ?

D'autre part, les autres puissances du continent verront-elles d'un oeil indifférent l'établissement, en Suisse, d'un gouvernement aussi opposé aux principes qui sont la seule base de leur stabilité ?

Les puissances voisines permettront-elles que la Suisse, dont la principale po-

litique fut toujours de se maintenir neutre dans toutes les guerres qui ensanglantoient le continent, adopte un gouvernement, dont l'unité, en augmentant sa force, lui donneroit un poids qu'elle n'eut ni ne desira jamais d'avoir dans la balance de l'Europe.

Obscur particulier, je ne me permettrai, sur toutes ces considérations, aucune conjecture. Tendrement attaché à ma patrie, je me borne à faire des voeux pour la fin de ses malheurs. Si la concorde y regne, peu d'années suffiront pour lui rendre son ancienne prospérité, et elle redeviendra pour jamais invincible.

L'année derniere, le seul canton de Berne possédoit, dans les fonds anglois, des sommes actuellement séquestrées, dont les intérêts, qui s'ajoutent chaque année au capital, sélevoient à dix-neuf cens mille florins d'empire. Quelles ressources pour subvenir aux plus pressans besoins de la

patrie ! D'autres états doivent de même beaucoup à divers Cantons Helvétiques.

Ceux que la providence a appellés à nous gouverner provisoirement, ont fait connoître récemment une partie des entrâves qu'ils éprouvent pour faire le bien et alléger les fardeaux qui pesent sur le peuple. Peut-être sont-ils contraints de garder le silence sur d'autres obstacles qui s'offrent à eux, ainsi que sur leur position délicate à l'égard de puissances voisines.

Quoi qu'il en soit, il ne reste aux Suisses, qui veulent véritablement le bien de la patrie, qu'à se réunir pour le soutien tant du gouvernement actuel que de celui qui lui succédera. Si les besoins de la patrie exigent de nouveaux sacrifices, faisons les sans répugnance ; offrons même plus qu'il ne nous sera demandé ; montrons-nous, sous tous les rapports, dignes du nom que nous avons hérité de nos ancêtres. Alors le Gouvernement, étayé de la nation en-

tiere, pourra travailler efficacément à sou
lager nos maux, à préparer le bonheur de
la génération naissante, et à rendre à la
Nation Helvétique la considération dont
elle a joui depuis qu'elle s'est vue au rang
des peuples indépendans de la chrétienté.

FIN.

